

ANTONIO RICCIARDETTO

NOUVELLES DONNÉES SUR UN PAPYRUS RELATIF  
AU BILINGUISME GRÉCO-ÉGYPTIEN. RÉEXAMEN  
ET MISE EN CONTEXTE DE L'UPZ I 148

\* La présente contribution est issue de deux conférences présentées, l'une, dans le cadre du séminaire «Études de papyrus byzantins relatifs au multilinguisme» de J.-L. Fournet (Collège de France), le jeudi 20 avril 2017, et l'autre, lors du séminaire spécialisé de papyrologie littéraire et documentaire de M.-H. Marganne au CEDOPAL de l'Université de Liège, le jeudi 14 décembre 2017. Nous remercions vivement tous les participants de ces deux séminaires pour leurs commentaires et suggestions, et plus particulièrement J.-L. Fournet et M.-H. Marganne, qui nous ont invité à présenter le résultat de nos recherches. Nous tenons aussi à remercier le regretté P. Koemoth, Pharmacien-biologiste et Docteur en égyptologie de l'Université de Liège, qui avait participé au séminaire liégeois, et nous avait fait part de ses observations concernant le médecin des clystères dans l'Égypte pharaonique.



**Abstract:** Traditionally dated to the 2nd century BC, UPZ I 148 preserves a letter written in Greek in which the sender expresses his delight at the fact that the recipient is learning «Egyptian letters», because, once he is back in town, he will be able to teach the boys in the establishment of an enema doctor, and will thus have the means to support himself in his old age. This document is undoubtedly one of the most famous papyri of the Ptolemaic period, and is very often referred to in studies on multilingualism in Egypt, as a rare example of a Greek-speaker attempting to master the Egyptian language, and, what is even rarer, the Demotic script. However, the provenance of the papyrus has so far been unknown. A detailed reexamination of the historical context of acquisition of the papyrus and of its various purchasers in the 19th century allows not only to determine its provenance and the archive to which it belonged, but also to specify its date, clarify its layout, and, more generally, replace the document withing its historical context.

**Keywords:** bilingualism, learning Egyptian, Memphis, archives of the katoichoi of the Sarapieion, ancient medicine, Ptolemaic period.

De tous les papyrus d'époque lagide, rares sont ceux qui ont été autant cités et commentés que l'UPZ I 148, un document court qui, depuis sa découverte au XIX<sup>e</sup> siècle, est généralement identifié à une lettre. C'est déjà, du reste, l'avis de C. Préaux, dans un article sur les lettres privées grecques paru en 1929 dans la *Revue Belge de Philologie et d'Histoire*: «La lettre est si courte et si riche de signification à tant de points de vue, qu'on la voit figurer dans un grand nombre d'études que l'on ne peut songer à énumérer toutes ici»<sup>1</sup>. Qu'ajouter, plus de 90 ans après<sup>2</sup>! L'une des raisons de la célébrité de ce document tient

<sup>1</sup> C. PRÉAUX, *Lettres privées grecques d'Égypte relatives à l'éducation*, «RBPh» 8 (1929), p. 767 n. 3.

<sup>2</sup> Une première transcription du papyrus est parue en 1839. Son auteur est J. Forshall (1795-1863), conservateur du département des manuscrits du British Museum, dans un volume qui entendait reproduire aussi fidèlement que possible le texte des papyrus grecs qui y étaient alors conservés (J. FORSHALL, *Description of the Greek Papyri in the British Museum*, London 1839, n° XIX); une partie des pièces, mais pas la nôtre, a été rééditée, avec une traduction italienne et des notes critiques, par B. Peyron en 1841. Ensuite, le document a été publié par F.G. Kenyon, en 1893, dans le premier volume des papyrus du British Museum, où ont été édités ou réédités tous les textes documentaires grecs conservés à cette date au British Museum: F.G. KENYON, *Greek Papyri in the British Museum*, London 1893, p. 48 = PLond I 43. Toutefois, l'édition de référence demeure celle d'U. WILCKEN, *Urkunden der Ptolemäerzeit (ältere Funde)*. I. *Papyri aus Unterägypten*, Berlin-Leipzig 1927, pp. 635-636. Le texte

au fait qu'il est généralement considéré comme fournissant un rare exemple d'un Grec qui s'essaie à l'apprentissage de l'égyptien, et qui, fait plus rarissime encore, tente de maîtriser le démotique<sup>3</sup>.

Voici le texte grec de notre édition de la pièce, que nous avons pu autopsier

grec de l'UPZ I 148 figure aussi dans plusieurs anthologies de papyrus, dont voici la liste: A. DEISSMANN, *Bibelstudien. Beiträge, zumeist aus dem Papyri und Inschriften zur Geschichte der Sprache, des Schrifttums und der Religion des hellenistischen Judentums und des Urchristentums*, Marburg 1895, p. 212 n° 4; S. WITKOWSKI, *Epistulae privatae graecae quae in papyris aetatis Lagidarum servantur*, Leipzig 1911<sup>2</sup>, n° 59, pp. 109-110 (1<sup>e</sup> éd. 1906, n° 50, p. 85); WChr 136; CPapHengstl n° 99 et CPtolSklav II 165 (= BL IX 364). Nous signalons également ci-après un choix de traductions et de commentaires (par ordre chronologique): W. SCHUBART, *Ein Jahrtausend am Nil. Briefe aus dem Altertum*, Berlin 1912, p. 29 et 1923<sup>2</sup>, p. 35; C. PRÉAUX, *Lettres privées* cit., pp. 767-772; J.G. WINTER, *Life and Letters in the Papyri*, Ann Arbor 1933, p. 66; R. RÉMONDON, *Problèmes du bilinguisme dans l'Égypte lagide (U.P.Z., I, 148)*, «CE» 39 (1964), pp. 126-146; H. METZGER, *Nachrichten aus dem Wüstenland*, Zürich 1974, p. 36 n° 40; R.S. BAGNALL, *Reading Papyri, Writing Ancient History*, London-New York 1995, pp. 33-35 (= *Papiri e storia antica*, ed. italiana a cura di M. CAPASSO, Roma 2007, pp. 60-63); E. BANFI-D. FORABOSCHI, *Giovanissimi e giovani scrivani nell'Egitto greco-romano*, dans Q. ANTONELLI-E. BECCHI (ed.), *Scritture bambine. Testi infantili tra passato e presente*, Quadrante Laterza, 80, Bari 1995, pp. 58-59; A.K. BOWMAN, *Egypt after the Pharaohs. 332 B.C.-A.D. 642*, London 1996, p. 124; M. CHAUVEAU, *L'Égypte au temps de Cléopâtre. 180-30 av. J.-C.*, Paris 1997, p. 238; I. ANDORLINI-A. MARCONE, *Medicina, medico e società nel mondo antico*, Firenze 2004, p. 99; R.S. BAGNALL-P. DEROW, *The Hellenistic Period. Historical Sources in Translation*, New edition, Malden (MA)-Oxford-Victoria 2004, pp. 232-233 (n° 138); M. HIRT RAJ, *Médecins et malades de l'Égypte romaine. Étude socio-légale de la profession médicale et de ses praticiens du I<sup>er</sup> au IV<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.*, SAM, 32, Leiden-Boston 2006, pp. 46-47; R.S. BAGNALL-R. CRIBIORE, with contributions by E. AHTARIDIS, *Women's Letters from Ancient Egypt: 300 BC - AD 800*, Ann Arbor 2006, 113, et, dans la version électronique (2008), A2.9, 15; S. TORALLAS TOVAR, *Linguistic Identity in Graeco-Roman Egypt*, dans A. PAPACONSTANTINO (ed.), *The Multilingual Experience in Egypt, from the Ptolemies to the Abbasids*, Farnham 2010, pp. 33-34; M. VIERROS, *Bilingual notaries in Hellenistic Egypt. A Study of Greek as a Second Language*, Collectanea Hellenistica, V, Brussels 2012, p. 51; P. LANG, *Medicine and Society in Ptolemaic Egypt*, SAM, 41, Leiden-Boston 2013, pp. 205-206; J. KRAMER, *Les glossaires bilingues sur papyrus*, dans M.-H. MARGANNE-B. ROCHETTE (éds.), *Bilinguisme et digraphisme dans le monde gréco-romain: l'apport des papyrus latins. Actes de la table-ronde internationale (Liège, 12-13 mai 2011)*, Pap. Leod., 2, Liège 2013, p. 46 n. 3; R. MAIRS, *Aigyptia grammata: Linguistic and Medical Training in Graeco-Roman Egypt*, dans N. REGGIANI & F. BERTONAZZI (ed.), *Parlare la medicina: fra lingue e culture, nello spazio e nel tempo. Atti del Convegno Internazionale, Università di Parma, 5-7 Settembre 2016*, Roma 2018, pp. 3-11.

<sup>3</sup> En dehors des références mentionnées à la note précédente, signalons, par exemple, W. PEREMANS, *Notes sur les traductions des textes non littéraires sous les Lagides*, «CE» 60 (1985), p. 251; M. DEPAUW, *A Companion to Demotic Studies*, Pap. Brux., 28, Brussels 1997, p. 41 (à la suite de RÉMONDON, *Problèmes du bilinguisme* cit., pp. 142-145, Depauw considère que les Grecs qui apprennent l'égyptien le firent surtout par intérêt pour la culture égyptienne, en particulier pour la religion et la médecine; c'est aussi le cas de B. LEGRAS, *Néotés. Recherches sur les jeunes Grecs dans l'Égypte ptolémaïque et romaine*, HEMGR, 26, Genève 1999, p. 22 ou de J.-L. FOURNET, *Écrire dans la langue de l'autre: des Ptolémées à la conquête arabe*, dans *Civilisations en transition. II. Sociétés multilingues à travers l'histoire du Proche-Orient. Actes du colloque scientifique international*, Byblos 2016, pp. 47-48); J.D. SOSIN-J.G. MANNING, *Palaeography and Bilingualism: P.Duk. inv. 320 and 675*, «CE» 78 (2003), p. 208.

en avril 2014 à la British Library de Londres, où elle est conservée<sup>4</sup>, suivi d'une traduction personnelle:

Πυνθανομένη μανθά-  
νειν σε Αἴγύπτια  
γράμματα συνεχάρην σοι  
καὶ ἑμαυτῆι, ὅτι  
5 νῦν γε παραγενόμενος  
εἰς τὴν πόλιν διδάξεις  
παρὰ Φαλουβῆτι ἰατροκλύστη' τὰ  
παιδάρια καὶ ἕξεις  
ἐφόδιον εἰς τὸ γῆρας.

«Apprenant que tu étudies les lettres égyptiennes, j'en suis heureuse pour toi et pour moi, parce que maintenant, à ton retour à la ville, tu iras chez Phaloubês<sup>5</sup>, le médecin des clystères, enseigner aux garçons, et tu obtiendras un viatique pour la vieillesse.»

L'UPZ I 148 est un coupon de papyrus à peu près complet dont l'état de conservation est excellent. Le coupon mesure 10,7 cm de large sur 22,7 cm de haut. Le papyrus est disposé entre deux plaques de verres partiellement obturées par une feuille de carton de couleur crème (fig. 1, A). Fixées ensemble, les deux plaques de verres sont reliées à une sorte de «couverture» qui les protège (fig. 1, B).

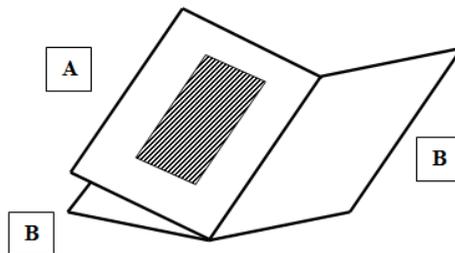


Fig. 1

Généralement identifié à une lettre, le document contient 9 lignes écrites dans le sens des fibres. Sur l'autre face, plus foncée, on distingue les restes très

<sup>4</sup> Nous remercions vivement le personnel de la *Manuscript Reading Room* de la British Library de Londres de nous avoir permis d'examiner ce papyrus le 25 avril 2014.

<sup>5</sup> Sur les raisons qui nous conduisent à déchiffrer Φαλουβῆτι, voir *infra*, p. 117.

effacés de 10 lignes écrites dans le sens contraire aux fibres. Quelques lettres sont encore visibles, mais pas suffisamment pour permettre d'établir la nature du texte, qui, probablement écrit avant la lettre, aurait pu avoir été effacé intentionnellement. Tant la lettre que le document qui la précédait ont été écrits dans le même sens, mais, alors que la première est localisée plutôt dans la partie supérieure du coupon, le second occupe sa partie inférieure. Il n'y a pas de jointure.

La face sur laquelle a été écrite la lettre est de couleur plus claire que l'autre face, même si l'on y distingue sept groupes de fibres plus foncées (voir planche). Les marges sont généralement amples, en particulier la supérieure (c. 3 cm) et, surtout, l'inférieure (c. 10,4 cm); à gauche, elle atteint 2,7 cm, tandis qu'elle est irrégulière à droite, oscillant entre 0,1 et 2,5 cm. L'interligne mesure environ 0,6 à 0,7 cm. Les lignes ne sont pas tout à fait horizontales, mais, au fur et à mesure qu'elles progressent vers la droite, elles dévient légèrement vers le haut. La colonne d'écriture mesure 8 cm de large sur 9,5 cm de haut, et occupe à peine 30 % de la surface du coupon. Les traces de plusieurs sillons de pliage montrent que le document a été plié.

Une seule main est identifiable. L'écriture est claire et posée, de module régulier, sauf pour les lettres σοι à la fin de la ligne 3, dont le module a été réduit par rapport à celui des autres lettres de cette ligne, sans doute pour éviter de couper le pronom, à moins que ce dernier n'ait été ajouté qu'après coup. La première solution paraît toutefois préférable, dans la mesure où le pronom forme un tout avec le verbe συνεχαρήν qui précède; du reste, on observera qu'aucun mot n'est coupé dans le document. En revanche, la justification à droite n'étant pas respectée, on peut exclure que celle-ci ait entraîné la diminution de la taille de ces lettres.

L'écriture, soignée, présente des empattements; on peut la dater du II<sup>e</sup> siècle avant notre ère<sup>6</sup>. Il n'y a pas d'abréviations ou de signes. On observe la présence d'un espace blanc de la taille d'une demi-lettre, voire d'une lettre, avant la conjonction ὅτι, à la ligne 4, et surtout après celle-ci: comme pour le pronom σοι, ce phénomène s'explique par le fait que le groupe de mots qui suit forme un tout (cf. *infra*); en outre, un mot a été inséré dans l'interligne (7: ἰατροκλύστη). La langue est correcte et précise. On ne relève qu'une seule faute d'orthographe (5: v̄v̄ γε, au lieu de v̄v̄ν γε, par assimilation fautive).

Le document est rédigé en une seule phrase; s'il s'agit bien d'une lettre, force est de constater qu'il manque deux sections capitales, à savoir le prescrit et la formule de salutation finale; il n'y a pas non plus d'adresse. En revanche,

<sup>6</sup> Cette datation était déjà proposée par KENYON, *Greek Papyri* cit., p. 48.

on possède le corps de la lettre, ou, du moins, une partie de celui-ci. L'absence de prescrit et d'adresse ne permet pas de connaître le nom de l'expéditeur du message; néanmoins, la présence de deux mots au féminin (1: πυνθανομένη, et 4: ἐμαυτῆι) certifie qu'on a affaire à une femme. Ayant été informée que le destinataire du document apprend les lettres égyptiennes, à savoir le démotique (1-3: πυνθανομένη μαθηθῆναι σε Αἰγύπτια | γράμματα)<sup>7</sup>, elle s'en réjouit, et pour lui, et pour elle, parce qu'ainsi, une fois qu'il sera rentré en ville, – qu'on identifie généralement à Alexandrie ou à une capitale de nome<sup>8</sup> –, il pourra enseigner aux garçons, peut-être des esclaves (παιδάρια)<sup>9</sup>, chez Phaloubés, le médecin spécialiste des clystères (6-8: διδάξεις | παρὰ Φαλουβῆτι ἰατροκλόστη' τὰ | παιδάρια), et s'assurer une vieillesse confortable<sup>10</sup>.

La mise en page singulière du document a conduit les chercheurs à proposer différentes hypothèses quant à sa nature. En 1927, U. Wilcken estimait qu'on avait affaire, soit à une copie, soit à un brouillon de lettre<sup>11</sup>. Tout en soulignant que le papyrus avait été roulé comme le sont les lettres, C. Préaux songeait à «un brouillon, un double, un billet glissé dans une autre lettre ou dans un envoi», et signalait qu'on connaissait d'autres cas de lettres dépourvues des formules habituelles<sup>12</sup>. Pour R. Rémondon, auteur d'une analyse fine du document parue dans la «Chronique d'Égypte» en 1964, celui-ci ne constituait pas une lettre, mais «une simple phrase pouvant éventuellement faire partie d'une

<sup>7</sup> C'est à WILCKEN, *Urkunden* cit., p. 635, qu'on doit l'identification des Αἰγύπτια γράμματα au démotique. Sur cette expression, voir également PTebt II 291 (= WChr 137), 42 (6 février 162 apr. J.-C.).

<sup>8</sup> Voir *infra*, p. 112.

<sup>9</sup> Le mot παιδάριον peut désigner des jeunes garçons, tant libres que serviles; seul, le contexte permet parfois de lever l'ambiguïté. Pour l'époque romaine, voir les travaux du regretté J.A. Straus: *La terminologie de l'esclavage dans les papyrus grecs d'époque romaine trouvés en Égypte*, in *Actes du colloque 1973 sur l'esclavage. Besançon, 2-3 mai 1973*, Centre de Recherches d'histoire ancienne, 18; *Annales littéraires de l'Université de Besançon*, 182, Paris 1976, p. 338; *La terminologie grecque de l'esclavage dans les papyrus de l'Égypte lagide et romaine*, dans *Scritti in onore di Orsolina Montevicchi*, Bologna 1981, pp. 388-390; *L'esclavage dans l'Égypte romaine*, «ANRW» II 10.1 (1988), pp. 849-850.

<sup>10</sup> Sur l'éducation comme viatique pour la vieillesse, comparer PLUT., *De educ. lib.*, 11 (8C), ἐν νεότητι τὴν εὐταξίαν καὶ τὴν σοφοσύνην ἐφόδιον εἰς τὸ γῆρας ἀποτίθεσθαι.

<sup>11</sup> WILCKEN, *Urkunden* cit., p. 635. Pour l'hypothèse du brouillon, voir aussi le commentaire de R. Scholl à CPtolSkIv II 165, p. 696; H. MAEHLER, *Die griechische Schule im ptolemäischen Ägypten*, dans E. VAN'T DACK-P. VAN DESSEL-W. VAN GUCHT (eds.), *Egypt and the Hellenistic World. Proceedings of the International Colloquium. Leuven, 24-26 May 1982*, Stud. Hell., 27, Leuven 1983, pp. 201-202 (= C.A. LA'DA-C. RÖMER, *Schrift, Text und Bild. Kleine Schriften von Herwig Maehler*, München-Leipzig 2006, p. 195).

<sup>12</sup> PRÉAUX, *Lettres privées* cit., p. 768 n. 1. Pour d'autres exemples de lettres dépourvues de formules, la papyrologue belge renvoie à F. ZIEMANN, *De epistularum graecarum formulis solemnibus quaestiones selectae*, diss. Halle 1910, pp. 285 et 359-360.

lettre»<sup>13</sup>. Plus récemment, R.S. Bagnall et R. Cribiore ont parlé d'une «note»<sup>14</sup>, et M. Vierros, d'un «extract of some sort»<sup>15</sup>.

Plusieurs hypothèses ont également été proposées sur l'identification des correspondants de la lettre. Le ton bienveillant de l'expéditrice à l'égard du destinataire et la présence de la forme verbale ἔξεις, «tu obtiendras, tu acquerras», ont amené la plupart des chercheurs à suggérer que celle-ci était la mère du destinataire: en effet, l'emploi d'un verbe à la deuxième personne du singulier suppose que l'expéditrice ne partage pas l'existence du destinataire; si c'était l'épouse, elle aurait utilisé la première personne du pluriel (ἔξομεν)<sup>16</sup>. R. Rémondon a été le premier à contester cette interprétation: il préférerait y voir la lettre d'une épouse, plutôt que celle d'une mère<sup>17</sup>. Le papyrologue français insistait notamment sur le fait que le destinataire ne pouvait être un enfant ou un adolescent; en effet, il n'est guère possible, matériellement, pour un Grec, d'apprendre le démotique, s'il n'est pas adulte<sup>18</sup>. Plus récemment, les chercheurs se sont montrés plus prudents: sans trancher la question, R.S. Bagnall et R. Cribiore évoquent la lettre d'une femme à un homme<sup>19</sup>; pour S. Torallas Tovar ou J. Kramer, il pourrait s'agir d'une mère ou d'une épouse hellénophone<sup>20</sup>, pour J. Méléze-Modrzejewski, d'une mère, voire d'une amie ou d'une parente (par exemple, une sœur qui écrit à son jeune frère), mais pas

<sup>13</sup> RÉMONDON, *Problèmes du bilinguisme* cit., p. 128.

<sup>14</sup> BAGNALL-CRIBIORE, *Women's Letters* cit., p. 113: «A note about learning Egyptian». Voir aussi BAGNALL, *Reading Papyri* cit., p. 33, «part of a letter (...) the precise nature of the text is doubtful; it might be an extract, or a draft, and the presence of washed-out text on the other side of the papyrus only makes matters more obscure» (= *Papiri e storia antica* cit., p. 60).

<sup>15</sup> VIERROS, *Bilingual Notaries* cit., p. 51, «part of a letter» et n. 148, «it definitely is not a letter per se, but an extract of some sort».

<sup>16</sup> Cette interprétation a été proposée pour la première fois par WITKOWSKI, *Epistulae Privatae* cit., p. 110. Voir aussi, plus récemment, ANDORLINI-MARCONI, *Medicina* cit., p. 99; M. CHAUVÉAU, *Bilinguisme et traductions*, dans *Le Décret de Memphis. Colloque de la Fondation Singer-Polignac à l'occasion de la célébration du bicentenaire de la découverte de la Pierre de Rosette*, Paris 1999, p. 38 n. 50.

<sup>17</sup> RÉMONDON, *Problèmes du bilinguisme* cit., pp. 132-133.

<sup>18</sup> RÉMONDON, *Problèmes du bilinguisme* cit., pp. 130-133; BAGNALL, *Reading Papyri* cit., p. 33 (= *Papiri e storia antica* cit., p. 61).

<sup>19</sup> BAGNALL-CRIBIORE, *Women's Letters* cit., p. 113.

<sup>20</sup> TORALLAS TOVAR, *Linguistic Identity* cit., p. 33; KRAMER, *Les glossaires bilingues* cit., p. 46; S. TORALLAS TOVAR-M. VIERROS, *Language, Scripts, Literature, and Bridges between Cultures*, dans K. VANDORPE (ed.), *A Companion to Greco-Roman and Late Antique Egypt*, Blackwell Companions to the Ancient World, Hoboken (NJ) 2019, p. 493; voir aussi G. GORRE, *Les relations du clergé égyptien et des Lagides d'après les sources privées*, Stud. Hell, 45, Leuven 2009, p. 542.

d'une épouse<sup>21</sup>, et, pour P. Lang, d'une femme à un membre masculin de sa famille<sup>22</sup>.

### Provenance et historique de l'acquisition de l'UPZ I 148

Le papyrus aurait été acquis en Égypte au début du XIX<sup>e</sup> siècle, mais, jusqu'à présent, sa provenance précise est unanimement considérée comme inconnue<sup>23</sup>. Seul, U. Wilcken suggère qu'elle pourrait être memphite ou thébaine<sup>24</sup>, tandis que, moins précis, R. Rémondon écrit qu'elle est inconnue, mais que, eu égard à la date d'acquisition, le document doit faire «partie du lot des trouvailles effectuées dans les années 1800-1830, provenant des régions de Memphis, Saqqara, This, Panopolis, Thèbes, Éléphantine, et comprenant notamment les archives du Sérapéum de Memphis, le dossier des choachytes, les papyrus magiques édités par Preisendanz»<sup>25</sup>.

Les données des éditions et des commentaires relatives à l'acquisition du papyrus sont plutôt maigres. D'après S. Witkowski, qui se fonde sur des informations de F.G. Kenyon, la pièce aurait été achetée par le British Museum en 1835, à la suite d'une vente effectuée par les héritiers de Henry Salt<sup>26</sup>, tandis que, selon R. Rémondon, qui se fonde vraisemblablement sur ce qu'a écrit Witkowski, le papyrus a été «acquis en Égypte au début du XIX<sup>e</sup> siècle par le consul britannique Salt, légué par ses héritiers en 1835 au British Museum»<sup>27</sup>. En réalité, comme le note à juste titre Witkowski (voir *supra*, n. 26, l'emploi du participe «*comparata*»), on a bien affaire à une acquisition par le musée londonien, et non à un legs.

Henry Salt (1780-1827) est un artiste et un diplomate qui, en 1815, a été nommé consul-général britannique au Caire, où il succède au colonel E. Misset<sup>28</sup>.

<sup>21</sup> J. MÈLÈZE-MODRZEJEWSKI, *Dryton le Crétois et sa famille ou les mariages mixtes dans l'Égypte hellénistique*, dans *Aux origines de l'hellénisme. La Crète et la Grèce. Hommage à Henri van Effenterre*, Publications de la Sorbonne. Histoire ancienne et médiévale, 15, Paris 1984, pp. 370-371, suivi par LEGRAS, *Néotès* cit., p. 22.

<sup>22</sup> LANG, *Medicine and Society* cit., p. 205.

<sup>23</sup> Voir, par exemple, WITKOWSKI, *Epistulae Privatae* cit., p. 109: «Locus, qui reperta sit (sc. epistula), Kenyoni ignotus».

<sup>24</sup> WILCKEN, *Urkunden* cit., p. 635.

<sup>25</sup> RÉMONDON, *Problèmes du bilinguisme* cit., p. 128.

<sup>26</sup> WITKOWSKI, *Epistulae Privatae* cit., p. 109-110: «Pap. haec comparata est a Museo a. 1835 a successoribus legati Salt.» Voir aussi WILCKEN, *Urkunden* cit., p. 635 n. 1.

<sup>27</sup> RÉMONDON, *Problèmes du bilinguisme* cit., p. 127-128.

<sup>28</sup> Sur Henry Salt, voir *Dictionary of National Biography*, vol. 50, pp. 212-213; W.R. DAWSON-E.P. UPHILL, *Who was who in Egyptology*, 2<sup>e</sup> éd. révisée, London 1972, p. 258; D. MANLEY-P. RÉE, *Henry Salt. Artist, Traveller, Diplomat*, Egyptologist, London 2001.

Il arrive en Égypte en 1816. Durant son mandat au Pays du Nil, il organise et finance des fouilles à Thèbes, en Nubie, ainsi qu'aux Pyramides, dans le but de procurer des antiquités au British Museum. Il amasse également pour lui une importante collection d'antiquités égyptiennes, qu'il acquiert par l'intermédiaire d'agents, dont le célèbre Giovanni Battista Belzoni (1778-1823), mais aussi Giovanni d'Athanasî (1798-1850). Salt forme ainsi trois collections, qu'il expédie au Royaume-Uni<sup>29</sup>: envoyée en 1818, la première a été acquise la même année, après de longues négociations, par le British Museum, pour la somme de 2000 £, à l'exception de la pièce la plus précieuse du lot (un sarcophage)<sup>30</sup>; une autre collection, formée entre 1819 et 1824, sera achetée par le roi de France Charles X (1824-1830), pour le Musée du Louvre, pour la somme de 10 000 £; enfin, la troisième collection, qui nous intéresse plus particulièrement ici, a été formée entre 1824 et 1827, année du décès de Salt. C'est G. d'Athanasî qui veille à son transport, l'accompagne et participe à la réalisation du catalogue descriptif.

La troisième collection est mise en vente par Sotheby's en 1835, date qui correspond effectivement à celle mentionnée par Witkowski et Rémondon. La vente débute le 29 juin 1835 et dure une semaine. Elle comporte 1083 lots, dont la majeure partie a été acquise par le British Museum. Le papyrus londonien qui fait l'objet de la présente étude devrait donc figurer dans le catalogue qui accompagne la vente. Or, on aurait bien du mal, sur base des indications de Witkowski et de Rémondon, à retrouver ce papyrus dans le catalogue de Sotheby's. Une note manuscrite, écrite au crayon, sur la couverture qui protège actuellement le papyrus, à la British Library, va cependant permettre de le retrouver: «Autrefois lot 833 de la collection de Salt» («*Formerly Lot 833. of Salt's Collection*»). Si l'on consulte le catalogue de la vente de la troisième collection de Salt, sous le n° 833, on trouve effectivement un papyrus grec, – notre lettre –, avec cette indication capitale, qui, jusqu'à présent, a échappé à tous les éditeurs et commentateurs: «It is folded, with the original seal unbroken, has never been opened, and is in the highest state of preservation»<sup>31</sup>. Ainsi, au moment de la vente, en 1835, le document était toujours plié et scellé<sup>32</sup>; le sceau originel et non brisé était encore présent, et, si l'on en croit le catalogue, le document, qui se trouvait dans un très bon état de conservation,

<sup>29</sup> Pour l'histoire détaillée de ces trois collections, voir S. MOSER, *Wondrous Curiosities. Ancient Egypt at the British Museum*, Chicago-London 2006.

<sup>30</sup> Cette somme est inférieure au coût généré par les fouilles et l'expédition des pièces.

<sup>31</sup> *Catalogue of the Highly Interesting and Magnificent Collection of Egyptian Antiquities, the Property of the Late Henry Salt, Esq. His Britannic Majesty's Late Consul General In Egypt...*, London 1835, pp. 65-66.

<sup>32</sup> La pratique de sceller entièrement un document était surtout employée pour les lettres et les testaments.

– effectivement, celui de l'UPZ I 148 est excellent –, n'aurait jamais été ouvert.

Le catalogue apporte une autre information capitale: le lot n° 833 a la même provenance («*ditto*») que le papyrus qui constitue le lot n° 832, à savoir Memphis. Ce papyrus était vraisemblablement descellé, puisque son contenu est détaillé: il s'agit d'un document écrit sur les deux faces, plus précisément d'une lettre accompagnée d'une pièce comptable. Les deux textes sont aisément identifiables: le texte du recto correspond à l'UPZ I 57, et celui du verso, à l'UPZ I 58. Le papyrus, qui appartient aux archives des reclus du Sarapieion de Memphis, concerne en particulier l'activité de deux jumelles dans ce sanctuaire (cf. *infra*, p. 114).

L'exemplaire du catalogue de la vente de Salt chez Sotheby's conservé à l'University of Oxford contient de nombreuses annotations, et notamment, à droite de chaque lot, l'indication des acquéreurs des objets mis en vente<sup>33</sup>. C'est un certain «W.» qui a acheté les lots n°s 832 et 833 le samedi 4 juillet 1835, au sixième jour de la vente. Un article du journal mensuel britannique «The Gentleman's Magazine» permet d'identifier la personne qui se cache derrière cette signature. La section *Antiquarian Researches* des fascicules parus en août et septembre 1835 contient en effet un historique des collections de H. Salt, suivi d'un compte rendu détaillé de la vente, chez Sotheby's, de sa troisième collection, – elle a rapporté 7168 £ –, avec l'indication, pour chaque pièce du lot, de son acquéreur<sup>34</sup>. Or, les n°s 832 et 833 apparaissent dans la section des papyrus retrouvés dans des tombes de Thèbes et Memphis. Le n° 832 a été acquis par un certain McQueen pour 70 £, – il y a donc une discordance avec la note manuscrite –, tandis que le n° 833 l'a été, pour 30 £, par le mystérieux «W.»<sup>35</sup>. Le même compte rendu précise, un peu avant, au sujet de la vente d'un sceau en or avec un cartouche portant le nom d'Aménophis I<sup>er</sup>, qu'il a été acquis par un certain M. Sams, lui permettant ainsi d'enrichir son importante collection d'antiquités égyptiennes, mais son nom n'apparaît que rarement parmi les acquéreurs, puisqu'il a généralement acheté les objets par l'intermédiaire d'un agent qui utilise la signature «W.»<sup>35</sup>.

Voici donc identifié l'acquéreur de l'UPZ I 148 en 1835: c'est Joseph Sams (1784-1860), et non le British Museum, comme on le pensait

<sup>33</sup> Cet exemplaire est aujourd'hui numérisé et disponible en ligne, sur «Google Livres».

<sup>34</sup> *The Gentlemen's Magazine*. Vol. IV, New Series, MDCCCXXXV, July to December, London 1835, p. 300.

<sup>35</sup> *The Gentlemen's Magazine* cit., p. 298: «It was bought by Mr. Sams, who enriched his valuable and extensive Egyptian Collection with many curious and important articles from this sale; but whose name seldom appears, he having generally purchased by an agent who used the signature W.»

jusqu'à présent<sup>36</sup>. Ces informations sont reproduites par G. d'Athanasî dans une annexe de son livre de mémoires paru en 1836, où il donne le catalogue de la troisième collection d'antiquités égyptiennes de Salt, avec le prix auquel les objets ont été vendus (70 £ pour le 832; 30, pour le 833), mais sans préciser le nom des acquéreurs<sup>37</sup>. Puisque, dans ce catalogue, la présence d'un astérisque à côté du numéro du lot signale les acquisitions réalisées par le British Museum, l'absence d'astérisque, à côté des n<sup>os</sup> 832 et 833, confirme que ce n'est pas le musée londonien qui, à cette date-là du moins, a acheté nos deux papyrus grecs.

J. Sams était un libraire anglais et un marchand d'antiquités<sup>38</sup>. En 1832/1833, il a visité l'Égypte, d'où il a rapporté une importante collection d'antiquités, en grande partie acquise par le British Museum en 1834. Il s'est aussi occupé de la vente de manuscrits, entre autres coptes et hébreux, acquis, une fois encore, par le musée londonien. Ses collections étaient exposées dans sa boutique de Darlington, au nord de l'Angleterre. Qu'en est-il de l'UPZ I 148, qui a tout de même fini par parvenir au British Museum? Une autre note manuscrite conservée sur la couverture qui protège actuellement le papyrus et qui précède celle de Salt, précise qu'il a été acquis en mars 1837, soit près de deux ans après la vente de Salt. Cependant, le vendeur n'est pas Sams, mais bien d'Athanasî, l'agent et interprète de Salt. La note dit en effet: «Acquis à la vente d'Athanasî en mars 1837» («*Purchased at Athanasî's Sale in March, 1837*»). Une étiquette ronde, de couleur blanche, conserve la date d'acquisition par le musée (1837) et le numéro du lot dans la vente d'Athanasî: 966.

Né en 1798, Giovanni d'Athanasî, dit «Yanni», était un archéologue et un collectionneur d'antiquités<sup>39</sup>. Fils d'un marchand grec de Lemnos qui s'était établi au Caire en 1809, il est entré, encore enfant, au service du Consul général britannique E. Misset, où il est resté jusqu'à la retraite de ce dernier, en 1815, puis, il a travaillé pour le compte de H. Salt, de 1817 à 1827. Ce dernier l'a notamment envoyé fouiller à Thèbes. Mais Yanni avait également réuni une importante collection d'antiquités, en Égypte, qu'il a ensuite rapportée à Londres, où il s'était installé comme antiquaire. C'est probablement en tant que tel qu'il achète notre papyrus à Sams entre juin 1835 et mars 1837; on sait du

<sup>36</sup> On relèvera que ce sont les deux seuls papyrus acquis par Sams à l'occasion de cette vente.

<sup>37</sup> G. D'ATHANASÎ, *A Brief Account of the Researches and Discoveries in Upper Egypt, made under the Direction of Henry Salt, Esq., [...] to which is added a Detailed Catalogue of Mr. Salt's Collection of Egyptian Antiquities; Illustrated with Twelve Engravings of some of the most Interesting Objects, and an Enumeration of Those Articles purchased for the British Museum*, London 1836, p. 221.

<sup>38</sup> *Dictionary of National Biography*, vol. 50, pp. 236-237; DAWSON-UPHILL, *Who was who* cit., p. 259.

<sup>39</sup> DAWSON-UPHILL, *Who was who* cit., p. 13.

reste par le livre de mémoires d'Athanasî, que les deux hommes ont plus d'une fois fait des affaires ensemble<sup>40</sup>.

La date de mars 1837, notée sur la couverture du papyrus, coïncide avec la vente, chez Sotheby's, d'une bonne partie de la collection de Yanni, dont fait partie notre document. La vente a eu lieu entre le 13 et le 20 mars 1837. Dans le catalogue établi par la maison de vente aux enchères, sous le titre *Catalogue of the very Magnificent and Extraordinary Collection of Egyptian Antiquities, the Property of Giovanni d'Athanasî*, on trouve, à la date du lundi 20 mars 1837, c'est-à-dire au septième jour de la vente, à côté d'autres antiquités, des «rouleaux de papyrus trouvés dans des tombes à Thèbes et Memphis» (*Manuscript Rolls of Papyrus, Found in the Tombs at Thebes and Memphis*), dont trois papyrus grecs, tous des lettres, portant les n<sup>os</sup> 964 à 966: le 966, qui est celui mentionné sur la couverture protégeant l'UPZ I 148, contient neuf lignes, et correspond à notre document; le 964 doit être identifié à la lettre des archives des reclus, qui correspond au n<sup>o</sup> 832 du catalogue de la vente de la troisième collection de Salt; entre les deux se trouve le n<sup>o</sup> 965, qui correspond à une lettre grecque de 32 lignes. Ainsi, des deux lettres au départ, qui ont toujours été vendues ensemble, on est passé à trois lettres. Il y a fort à parier que le lot n<sup>o</sup> 833 dans le catalogue de Salt, dont on ne dit plus, dans celui d'Athanasî, qu'il contient un papyrus «plié et scellé», a été ouvert entre juin 1835 et mars 1837, et qu'il a livré, non pas un, mais deux coupons de papyrus: la lettre n<sup>o</sup> 965 et notre n<sup>o</sup> 966. Des éléments internes aux deux papyrus confirmeront d'ailleurs que les deux documents entretiennent des rapports étroits (cf. *infra*, p. 110-112). Le n<sup>o</sup> 966, à savoir notre UPZ I 148, était donc très probablement un billet qui a été glissé dans la lettre n<sup>o</sup> 965: voilà qui éclaire sa mise en page, qui, jusqu'ici, a déconcerté les chercheurs. Or, cette pratique est bien attestée dans la documentation papyrologique<sup>41</sup>.

L'acquisition de notre lettre par le British Museum, en 1837, et non en 1835, est confirmée par le catalogue des *Additions to the Manuscripts in the British Museum in MDCCCXXXVI - MDCCCXL*, Londres, 1843, p. 56, où l'on retrouve aussi les n<sup>os</sup> 964-965 du catalogue d'Athanasî, ainsi que le renvoi à l'ouvrage de J. Forshall (cité *supra* n. 2)<sup>42</sup>.

<sup>40</sup> G. D'ATHANASÎ, *A Brief Account* cit., p. 127.

<sup>41</sup> P.J. PARSONS, *Background: The Papyrus Letter*, «Didactica Classica Gandensia» 20 (1980), p. 14 n. 21; R. LUISELLI, *Greek Letters on Papyrus, First to Eighth Centuries: A Survey*, dans E.M. GROB-A. KAPLONY (ed.), *Documentary Letters from the Middle East. The Evidence in Greek, Coptic, South Arabian, Pehlevi, and Arabic (1<sup>st</sup>-15<sup>th</sup> c. CE)* = «Asiatische Studien» 62.3 (2008), p. 712 et n. 252.

<sup>42</sup> Conservé au British Museum jusqu'à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, il a été transféré ensuite à la British Library, suite à la scission des collections de la première institution.

La notice du catalogue de Sotheby's de la vente d'Athanasi confirme également la provenance memphite des trois documents, mais elle ajoute un élément de grande importance: tous trois ont été retrouvés dans un vase en terre-cuite. Les n<sup>os</sup> 964 et 965 sont deux lettres aujourd'hui facilement identifiables. La première est l'UPZ I 57-58, et la seconde, l'UPZ I 59, dans laquelle a été glissé le billet UPZ I 148<sup>43</sup>. Ces deux lettres appartiennent aux archives grecques et démotiques des reclus (κἀτοχοι) du Sarapieion de Memphis. Or, si l'on en croit F.G. Kenyon, ces archives datées du deuxième quart/milieu du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., auraient été retrouvées par des autochtones, entre 1815 et 1825, en un seul lot, dans un récipient, peut-être une jarre («enclosed, by their own account, in a single vessel»)<sup>44</sup>. D'après le témoignage de Ch. Brunet de Presle (1809-1875), ces autochtones auraient vendu le lot ... à Henry Salt ainsi qu'aux Consuls généraux de Suède et de France en Égypte, Giovanni Anastasi (à ne pas confondre avec Giovanni d'Athanasi) et Bernardino Drovetti<sup>45</sup>. Par la suite, les papyrus des archives ont été dispersés dans différentes collections européennes. Comme on a pu le voir, la collection de Salt s'est retrouvée, en partie à Paris, en partie à Londres.

Le fait que l'UPZ I 148 constitue un billet glissé dans la lettre contenue dans l'UPZ I 59, qui appartient aux archives des reclus<sup>46</sup>, avant que le tout ait été plié et scellé, et qu'on ait retrouvé les deux documents dans cet état, mais aussi le fait que les trois papyrus n'ont jamais été séparés lors des ventes successives dont ils ont fait l'objet, permet d'établir que non seulement l'UPZ I 148 provient lui aussi de Memphis, mais qu'il appartient en outre aux archives des reclus. Le lien entre le billet et la lettre dans laquelle il était glissé était perdu au moment où Kenyon réédita les documents, plus d'un demi-siècle après leur entrée dans les collections du British Museum.

<sup>43</sup> L'UPZ I 59 a été reproduit dans PLond I, facsimilé 17; B.G. MANDILARAS, *Πάπυροι και Παπυρολογία*, Athinai 1980, 43 (p. 176, et 2<sup>e</sup> éd., Athinai 1994, 45 [p. 373]); O. MONTEVECCHI, *La papirologia*, Milano 1988<sup>2</sup>, pl. 18; British Library Website ([[http://www.bl.uk/manuscripts/FullDisplay.aspx?ref=Papyrus\\_42](http://www.bl.uk/manuscripts/FullDisplay.aspx?ref=Papyrus_42)]).

<sup>44</sup> La validité de cette information est toutefois mise en doute par WILCKEN, *Urkunden* cit., pp. 1-2; voir aussi B. LEGRAS, *Les reclus grecs du Sarapieion de Memphis. Une enquête sur l'hellénisme égyptien*, Stud. Hell., 49, Leuven-Paris-Walpole (MA) 2011, p. 9: «Étaient-elles (sc. les archives) conservées dans un contenant spécifique, par exemple dans une jarre (...) ? L'hypothèse ne peut être prouvée».

<sup>45</sup> C. BRUNET DE PRESLE, *Mémoire sur le Sérapéum de Memphis*, dans *Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres...* Première Série. *Sujets divers d'érudition*, t. II, Paris 1852, p. 558. Pour un historique de la découverte et de l'acquisition de ces archives, ainsi que des études qui leur ont été consacrées, voir LEGRAS, *Les reclus grecs* cit., pp. 7-13.

<sup>46</sup> À la British Library de Londres, l'UPZ I 59 est conservé de la même manière que l'UPZ I 148, à savoir dans une sorte de «livre», caractéristique de la présentation des acquisitions papyrologiques les plus anciennes.

## L'UPZ I 148: un papyrus des archives des reclus du Sarapieion de Memphis

Les archives des reclus du Sarapieion de Memphis se composent de plus d'une centaine de documents écrits en grec, et quelques-uns en démotique<sup>47</sup>. Malgré leur connexion avec le sanctuaire dédié à Sarapis, ce sont des archives privées, et non des archives d'un temple. Situé sur l'actuel site de Saqqarah, à la lisière du désert, le Sarapieion ou sanctuaire de Sarapis se trouve en face de Memphis, près du Nil<sup>48</sup>. Capitale pharaonique de Basse-Égypte, et, au II<sup>e</sup> siècle avant notre ère, «véritable capitale de l'Égypte indigène», cette cité, dont la position géographique est stratégique<sup>49</sup>, est la plus grande agglomération du pays avant la fondation d'Alexandrie<sup>50</sup>.

Dominé par le temple de Ptah et par le palais du pharaon Apriès (c. 589-570 av. J.-C.), Saqqarah est le premier centre religieux du pays. Dès le VII<sup>e</sup> siècle avant notre ère, le site du Sarapieion a accueilli les tombeaux des taureaux d'Apis<sup>51</sup>, puis, suivant une politique bien attestée à l'époque ptolémaïque, en particulier sous le règne des deux premiers Ptolémées, il a été progressivement enrichi d'édifices religieux, parfois monumentaux, en sorte qu'il a été désigné sous les noms de «Grand Sarapieion» ou de «Grand Sarapieion de Memphis»<sup>52</sup>. Il comprend notamment une allée bordée de sphinx (le *dromos*) qui débouche sur le célèbre hémicycle des poètes et des philosophes grecs<sup>53</sup>.

<sup>47</sup> Sur ces archives, qui comportent à ce jour 119 pièces, majoritairement documentaires, mais aussi littéraires, voir, en général, LEGRAS, *Les reclus grecs* cit. Il faut observer en outre que les documents qui composent ces archives ont la particularité d'être souvent des papyrus de seconde main, réemployés après l'effacement de leur premier texte: c'est précisément le cas de l'UPZ I 148.

<sup>48</sup> La ville de Memphis, située dans la vallée, et l'espace religieux, à la lisière du désert, sont physiquement séparés par le canal Phchēt. Pour une description de la vallée, voir D.J. THOMPSON, *Memphis under the Ptolemies*, Second edition, Princeton-Oxford 2012, pp. 7-17; pour l'espace religieux, comprenant le Sarapieion, ainsi que la nécropole des animaux sacrés (au sujet de laquelle voir *ibid.* pp. 27-28 et 144-176), voir pp. 17-28. Sur le Sarapieion, voir en particulier *ibid.*, pp. 197-246.

<sup>49</sup> Située à 40 km en amont de la ramification du Nil et au débouché d'importantes pistes vers le Fayoum et les oasis occidentales, Memphis était le lieu de transit obligatoire de toutes les marchandises provenant de la vallée.

<sup>50</sup> Sur la population de Memphis à l'époque ptolémaïque, voir THOMPSON, *Memphis* cit., pp. 29-35. L'expression est de CHAUVEAU, *L'Égypte* cit., p. 156.

<sup>51</sup> Voir Hérodote, III 27; Diodore, I 84.4-85.5; Strabon, *Geogr.* XVII.1, 31-32 pour la description du taureau. Sur le culte d'Apis, THOMPSON, *Memphis* cit., pp. 178-192 et l'appendice D, pp. 263-283.

<sup>52</sup> Sur la politique des Ptolémées à Memphis, voir THOMPSON, *Memphis* cit., pp. 106-117.

<sup>53</sup> Pour une présentation générale du site, cf. LEGRAS, *Les reclus grecs* cit., pp. 3-5; R.S. BAGNALL-D.W. RATHBONE, *Egypt from Alexander to the Copts*, London 2017<sup>2</sup>, pp. 98-109.

D'autres divinités sont également liées au site, notamment Anubis, Boubastis et Asclépios, identifié à Imhotep<sup>54</sup>. Un culte y est également rendu aux Ptolémées<sup>55</sup>.

Durant toute l'époque lagide, le Sarapieion a été un lieu de pèlerinage, qui, de ce fait, s'accompagnait d'une activité commerciale intense<sup>56</sup>. Des pèlerins y venaient pour consulter le dieu, en particulier pour connaître l'avenir et trouver la guérison. Ils se rendaient, soit au Sarapieion, soit au temple d'Asclépios/Imhotep (qui n'est pas localisé à ce jour), en sorte que le sanctuaire a parfois reçu le nom de «Grand Asclepieion de Memphis»<sup>57</sup>. La consultation se faisait par incubation: le pèlerin, ou son représentant, dormait dans le sanctuaire, où le dieu lui apparaissait en songe.

Le Sarapieion de Memphis sert aussi de refuge: on y trouve des «reclus» (κατόχοι), dont des soldats, qui, voulant échapper à un danger ou à des difficultés, ont obtenu la protection de la divinité dans l'enceinte du sanctuaire<sup>58</sup>. C'est précisément la situation décrite dans la lettre dans laquelle notre billet avait été glissé. Celle-ci remontant vraisemblablement au 29 août 168, le billet doit dater à peu près du même jour<sup>59</sup>. Isias, l'expéditrice, y informe son mari Héphaïstion qu'elle a reçu sa lettre, où il lui annonçait être reclus, avec d'autres soldats, dans le Sarapieion. À la suite d'autres chercheurs, B. Legras explique cette réclusion comme un moyen d'éviter des «dangers» de nature militaire. Le papyrologue replace le document dans le contexte de l'invasion de l'Égypte par les troupes d'Antiochos IV, en 168 av. J.-C., dans le cadre de la deuxième phase de la sixième guerre de Syrie (170-168)<sup>60</sup>. Les troupes syriennes avaient

<sup>54</sup> Sur ces autres cultes dans le Sarapieion de Memphis, cf. THOMPSON, *Memphis* cit., pp. 192-196.

<sup>55</sup> THOMPSON, *Memphis* cit., pp. 117-128.

<sup>56</sup> Voir WILCKEN, *Urkunden* cit., pp. 50-52.

<sup>57</sup> N. LEWIS, *Greeks in Ptolemaic Egypt. Case Studies in the Social History of the Hellenistic World*, Oxford 1986, p. 71 (réimpression Oakville [CT] 2001 = *Classics in Papyrology*, 2).

<sup>58</sup> Les archives des reclus constituent d'ailleurs les premières sources grecques sur la réclusion dans un temple. Sur les raisons de la réclusion et la procédure qui conduit les prêtres à accorder un droit d'asile, voir LEGRAS, *Les reclus grecs* cit., ainsi que bon nombre de ses travaux antérieurs (voir, dans la bibliographie, les pp. 41-42). Sur la possibilité pour des soldats de se réfugier dans le sanctuaire, *ibid.*, pp. 123-128.

<sup>59</sup> La date du 1<sup>er</sup> septembre 179 est possible, mais moins probable. Par ailleurs, F.G. Kenyon datait la lettre de 172 av. J.-C.

<sup>60</sup> LEGRAS, *Les reclus grecs* cit., pp. 125-126. Sur ce conflit qui s'est déroulé sur le sol égyptien et la crise importante qui en a suivi, entraînant des troubles et des soulèvements (dont celui lancé à Alexandrie par Dionysios Pétosarapis), notamment des rébellions dans la région memphite, voir, parmi les travaux de ces vingt dernières années, G. HÖLBL, *A History of the Ptolemaic Empire*, transl. by T. SAAVEDRA, London-New York 2001, pp. 144-148 et, pour les troubles qui ont suivi la fin de la guerre, pp. 181-183; W. HUSS, *Ägypten in hellenistischer Zeit. 332-30 v. Chr.*, München 2001, pp. 544-567; A.-E. VEÏSSE, *Les «révoltes égyptiennes». Recherches sur les trou-*

quitté l'Égypte le 30 juillet, soit un mois avant la rédaction de la lettre d'Isias; à la différence de ses compagnons, Héphaïstion n'est pas rentré immédiatement chez lui, lorsqu'il en a eu la possibilité, mais il est resté dans le sanctuaire. Isias s'en plaint: non seulement elle a dû se débrouiller seule, avec des moyens financiers très réduits et un enfant à charge<sup>61</sup>, mais, à son retour, elle espérait pouvoir reprendre un peu son souffle; cependant, son époux, non seulement ne revient pas, mais il ne prend pas non plus en compte la situation précaire de sa famille. Elle se dit ensuite très attristée de ne pas le voir revenir, alors qu'elle a appris, par une lettre qu'un dénommé Horos lui a apportée, qu'il était libéré de sa réclusion. Elle n'est pas la seule à souffrir: sa belle-mère, la mère d'Héphaïstion, porte aussi le poids de cette souffrance. Isias exhorte donc son époux à revenir en ville, c'est-à-dire à Memphis, si rien de contraignant ne l'en empêche.

Dans une autre lettre, datée du même jour et écrite par la même main (UPZ I 60), Dionysios s'adresse à son frère Héphaïstion. Le ton de la missive est très similaire à celui de la lettre d'Isias. Comme sa belle-sœur, Dionysios dit avoir reçu la lettre que son frère lui a envoyée, où ce dernier lui apprenait qu'il était sauvé de grands dangers et qu'il se trouvait reclus. Il signale également la situation d'Isias, en précisant qu'elle pourrait reprendre un peu son souffle s'il revenait. Il ajoute:

«Tu n'as nullement besoin d'attendre, parce que tu vis misérablement, de gagner quelque chose et de rapporter quelque chose à la maison; mais chacun, quand il a échappé à des dangers, rentre aussitôt chez lui, et salue sa femme, ses enfants et ses amis. Tu feras bien, si rien de contraignant ne t'en empêche, de revenir rapidement à la maison (...)» (trad. B. Legras, *Les reclus grecs* cit., p. 124).

Il ressort de la lecture de ces deux lettres qu'après avoir obtenu le droit d'asile (ἀσυλία), comme les autres soldats, la situation d'Héphaïstion s'est transformée sous le double aspect de la durée de son séjour, qui s'est prolongée, et n'a pas pris fin, comme pour les autres soldats, quand elle aurait dû normalement s'achever, et de son statut. En effet, celui-ci ne relève plus de l'asylie,

*bles intérieurs en Égypte du règne de Ptolémée III à la conquête romaine*, Stud. Hell., 41, Leuven-Paris-Dudley (MA) 2004, pp. 27-45; J.D. GRAINGER, *The Syrian Wars*, Mnemosyne, Suppl. 320, Leiden-Boston 2010, p. 291-336; C. FISCHER-BOVET, *Army and Society in Ptolemaic Egypt*, *Armies of the Ancient World*, 1, Cambridge 2014, pp. 98-102.

<sup>61</sup> Isias précise notamment être arrivée à toute extrémité «à cause du prix du blé» (UPZ I 59, 16), qui a augmenté; cette hausse est confirmée par d'autres sources (LEGRAS, *Les reclus grecs* cit., p. 127, mais voir aussi la n. 111). La crise économique est l'un des facteurs de la révolte qui a suivi la guerre contre la Syrie.

mais de la κατοχή, mot qui, dans ces deux lettres, ne s'applique qu'à son cas<sup>62</sup>. Ce changement s'accompagne d'une modification du contenu de l'activité d'Héphaïstion. En effet, une telle prolongation implique pour notre homme de trouver des revenus sur place; celle-ci est donc, sans doute, motivée par des raisons financières. C'est, du reste, l'explication fournie dans les lettres de l'épouse et du frère<sup>63</sup>.

Comment relier ces deux lettres, – les seuls témoignages connus de cette famille –, à notre billet, qu'il faut désormais leur joindre? En dehors de considérations bibliologiques qui unissent étroitement les UPZ I 59 et 148, – tous deux présentent d'ailleurs le même état de conservation –, on peut avancer des arguments d'ordre paléographique, textuel et contextuel. Tout d'abord, les trois documents ont été écrits par la même main, qui est exercée. Les lettres y sont généralement écrites séparément, avec peu de ligatures. En outre, les trois documents contiennent des additions interlinéaires en plusieurs endroits<sup>64</sup>. Selon U. Wilcken, seule, la *formula valetudinis* de la lettre d'Isias (UPZ I 59, 32, ἔρρωσο) aurait été écrite par Isias elle-même<sup>65</sup>. Son hypothèse est acceptée par R.S. Bagnall et R. Cribiore, qui y voient un exemple de main de femme<sup>66</sup>. Puisque l'on n'observe pas de changement de main dans la lettre de Dionysios, les deux savants américains supposent que le corps de la lettre d'Isias est de la main de son beau-frère<sup>67</sup>. Il n'est cependant pas certain que la *formula valetudinis* ait été écrite par une autre main, d'une part, parce que ce type de formules

<sup>62</sup> LEGRAS, *Les reclus grecs* cit., pp. 127-128. Sur l'octroi de l'asylie et sur la distinction entre asylie et réclusion, voir BAGNALL-DEROW, *The Hellenistic Period* cit., p. 279; C. FISCHER-BOVET, *Un aspect des conséquences des réformes de l'armée lagide: soldats, temples égyptiens et inviolabilité (asylia)*, dans A.-E. VEÏSSE / S. WACKENIER (ed.), *L'armée en Égypte aux époques perse, ptolémaïque et romaine*, Cahiers de l'atelier Aigyptos, 2, Genève 2014, p. 137-169.

<sup>63</sup> Voir THOMPSON, *Memphis* cit., pp. 214-215. Néanmoins, d'autres raisons, non spécifiées dans les lettres, pourraient aussi la justifier: LEGRAS, *Les reclus grecs* cit., p. 128, et aussi *infra*, p. 114-115. D'après VEÏSSE, *Les «révoltes égyptiennes»* cit., pp. 123-124 (et avant elle C. PRÉAUX, *Esquisse d'une histoire des révolutions égyptiennes sous les Lagides*, «CE» 11 [1936], pp. 539-540), si Héphaïstion a choisi de rester parmi les reclus, c'est «sans doute pour échapper aux malheurs du temps», et, tout en reconnaissant qu'on ne sait pas ce qu'il advint de lui, elle n'exclut pas la possibilité qu'il ait rejoint le soulèvement lancé par Dionysios Pétosarapis. D'après F. DUNAND, *Droit d'asile et refuge dans les temples en Égypte lagide*, dans *Hommages à Serge Sauneron. II. Égypte post-pharaonique*, Bibliothèque d'Étude, 82, Le Caire 1979, p. 89 (voir aussi HÖLBL, *A History* cit., p. 183), la réclusion d'Héphaïstion en ces temps troublés est peut-être une solution provisoire, pour ce soldat, à des problèmes conjugaux.

<sup>64</sup> Voir, pour l'UPZ I 59, aux lignes 7, 12-13, 17, 21 et 23; pour l'UPZ I 60, aux lignes 8, 14, 16 et 21; pour l'UPZ I 148, à la ligne 7.

<sup>65</sup> WILCKEN, *Urkunden* cit., p. 302 n. à l. 32.

<sup>66</sup> BAGNALL-CRIBIORE, *Women's Letters* cit., pp. 48 et 112.

<sup>67</sup> BAGNALL-CRIBIORE, *Women's Letters* cit., pp. 45 et 48. Voir aussi p. 112, où, cependant, les deux auteurs se montrent plus prudents («*the same writer produced both [sc. letters]*»), et n'identifient pas le scribeur.

est généralement tracé plus rapidement que le reste du texte par le scribe, ce qui peut donner à l'écriture un aspect légèrement différent, et, d'autre part, en raison de sa position dans la lettre: le verbe a été noté à l'extrémité inférieure du coupon, presque au bord de celui-ci, dans une partie du papyrus qui est endommagée; il semble dès lors difficile d'assurer qu'il a été écrit par une autre main. Par ailleurs, les trois documents n'ont sans doute pas été rédigés par Dionysios, mais ont plus vraisemblablement été dictés à un scribe ou à une personne rompue à la pratique de l'écriture.

Ces trois documents sont également proches par la langue et par le style. Quoique le ton ne soit pas aussi pressant que dans l'UPZ I 59, on trouve néanmoins dans notre billet le souhait d'un retour à la ville, exprimé par  $\nu\tilde{\nu}\ \gamma\epsilon$ , «maintenant, au moins», et  $\pi\alpha\rho\alpha\gamma\acute{\epsilon}\nu\omicron\mu\epsilon\omicron\varsigma\ \epsilon\iota\varsigma\ \tau\eta\tilde{\nu}\ \pi\acute{o}\lambda\iota\nu$ , «à ton retour en ville». L'expression grecque employée dans notre billet est d'ailleurs très proche de celle de la lettre d'Isias:  $\nu\tilde{\nu}\ \gamma\epsilon\ \pi\alpha\rho\alpha\gamma\epsilon\tilde{\nu}\omicron\mu\epsilon\omicron\varsigma\ \epsilon\iota\varsigma\ \tau\eta\tilde{\nu}\ \pi\acute{o}\lambda\iota\nu$  dans l'UPZ I 148,  $\nu\tilde{\nu}\ \gamma\epsilon\ \sigma\omicron\tilde{\upsilon}/\ \pi\alpha\rho\alpha\gamma\epsilon\tilde{\nu}\omicron\mu\epsilon\tilde{\nu}\omicron\varsigma$  et  $\pi\alpha\rho\alpha\gamma[\epsilon]\tilde{\nu}\omicron\mu\epsilon\tilde{\nu}\omicron\varsigma\ \epsilon\iota\varsigma\ \tau\eta\tilde{\nu}\ \pi\acute{o}\lambda\iota\nu$  dans l'UPZ I 59, avec, dans les deux papyrus, la même assimilation du second *nu* devant gutturale pour  $\nu\tilde{\nu}$ <sup>68</sup>. Ce phonétisme, le seul qui soit attesté dans les deux textes, est le reflet d'une prononciation orale ( $\nu\gamma\gamma\epsilon$  prononcé comme un seul mot), ce que confirme clairement le choix du scribe, dans notre billet, de ne pas écrire l'adverbe  $\nu\tilde{\nu}$  à la ligne 4, alors qu'il avait amplement la place pour le faire, mais de le reporter au début de la ligne 5, pour ne pas le séparer de  $\gamma\epsilon$ . Ce même phonétisme apparaît aussi à la ligne 14 de l'UPZ I 60, lettre dans laquelle Dionysios exhorte son frère à rentrer en ville (9-10:  $\eta\beta\omicron\upsilon\lambda\acute{o}\mu\eta\nu\ \delta\acute{\epsilon}\ \kappa\alpha\iota\ \sigma\acute{\epsilon}\ \pi\alpha\rho\alpha\gamma\epsilon\tilde{\nu}\omicron\mu\epsilon\tilde{\nu}\omicron\varsigma\ \epsilon\iota\varsigma\ \tau\eta\tilde{\nu}\ \pi\acute{o}\lambda\iota\nu$ )<sup>69</sup>. En réalité, sur les 112 papyrus documentaires, dont 15 d'époque ptolémaïque, répertoriés dans la plateforme *Papyrus.info* (consultée en novembre 2020), où apparaît l'adverbe  $\nu\tilde{\nu}$  suivi d'un *gamma*, seuls, trois documents, – les trois nôtres –, présentent ce phénomène orthographique, qui ne peut dès lors pas être dû au hasard<sup>70</sup>.

Peut-on identifier la ville mentionnée dans les trois documents, dans laquelle doit revenir Héphaïstion? Pour notre billet, Witkowski reconnaissait ne

<sup>68</sup> E. MAYSER, *Grammatik der griechischen Papyri aus der Ptolemäerzeit mit Einschluss der gleichzeitigen Ostraka und der in Ägypten verfassten Inschriften*. I. Laut und Wortlehre. 1. *Einleitung und Lautlehre*, 2<sup>e</sup> éd. par H. Schmoll, Berlin 1970, p. 231; F.T. GIGNAC, *A Grammar of the Greek Papyri of the Roman and Byzantine Periods*. I. *Phonology*, Testi e Documenti per lo Studio dell'Antichità, LV, Milano 1976, p. 167.

<sup>69</sup> Le verbe  $\pi\alpha\rho\alpha\gamma\acute{\iota}\nu\epsilon\sigma\theta\alpha\iota$  est encore employé deux fois dans l'UPZ I 60, aux lignes 18 et 22, lorsque Dionysios exhorte son frère Héphaïstion à «rentrer».

<sup>70</sup> RÉMONDON, *Problèmes du bilinguisme* cit., p. 127, avait déjà comparé la tournure utilisée pour signifier «retourner à la ville» dans l'UPZ I 148 à celle qu'emploie Isias dans sa lettre; plus loin dans son article (p. 133), il souligne même qu'«à bien des égards, la situation de l'expéditeur et du destinataire de l'UPZ I 148 évoque celle d'Isias et d'Héphaïstion», et en concluait que les deux documents avaient peut-être été rédigés à une date voisine.

pas savoir<sup>71</sup>, tandis que Wilcken proposait, soit Alexandrie, soit une métropole de nome<sup>72</sup>; C. Préaux pensait à une ville du pays du Nil, pas nécessairement Alexandrie<sup>73</sup>; Rémondon, puis, plus récemment, P. Lang, ont suggéré Alexandrie<sup>74</sup>. Puisque la provenance de l'UPZ I 148 est connue, que le Sarapieion se trouve en face de Memphis, et que, dans les archives des reclus, la «ville», sans autre précision, désigne toujours Memphis, on peut raisonnablement penser que c'est aussi à cette localité qu'il est fait référence dans notre billet. L'emploi, à la ligne 1, du participe «apprenant» (πυνθανομένη), qui témoigne d'un éloignement entre les correspondants, est compatible avec le fait qu'Héphaïstion est reclus au Sarapieion, tandis que l'expéditrice se trouve à Memphis.

Les motifs économiques sont un autre élément qui rapproche les trois documents. On a vu que, dans les UPZ I 59 et 60, Héphaïstion est retenu dans le sanctuaire pour des raisons financières. Or, d'après l'expéditrice de l'UPZ I 148, l'acquisition de la connaissance de l'égyptien constitue le moyen qui permettra enfin (v̄v̄ν γε) à cet homme de subvenir à ses propres moyens, et aussi, sans doute aux siens.

Qui est donc l'expéditrice? Contrairement à Kenyon et à Wilcken, nous ne l'identifions pas à la mère d'Héphaïstion qui, autrement, se serait fait connaître, puisque le billet accompagnait la lettre de sa belle-fille. Comme l'a suggéré R. Rémondon, il s'agirait plutôt de son épouse<sup>75</sup>, à savoir Isias. On peut en effet concevoir que, juste après avoir fait écrire sa lettre, elle ait souhaité y joindre un complément sous la forme d'un billet, pour des raisons qui nous échappent: a-t-elle été informée des projets de son mari ou a-t-elle jugé que le ton de sa missive était trop alarmant, angoissant ou sévère? Nous acceptons aussi l'hypothèse de Rémondon selon laquelle le destinataire du billet ne peut être un enfant, ni un adolescent, mais un homme jeune<sup>76</sup>.

## L'apprentissage du démotique et le médecin des clystères

Deux aspects capitaux de la lettre, qui ont fait couler beaucoup d'encre, doivent encore être abordés: l'apprentissage du démotique par Héphaïstion, et l'usage qu'il va en faire à son retour à Memphis.

<sup>71</sup> WITKOWSKI, *Epistulae Privatae* cit., p. 110, n. à l. 6: «*Quae (sc. πόλιν) fuerit, dici non potest.*»

<sup>72</sup> WCHR 136, n. à l. 6. Cf. également WILCKEN, *Urkunden* cit., p. 636, n. à l. 6.

<sup>73</sup> PRÉAUX, *Lettres privées* cit., p. 771.

<sup>74</sup> RÉMONDON, *Problèmes du bilinguisme* cit., p. 138; LANG, *Medicine and Society* cit., pp. 202 et 205-206.

<sup>75</sup> Voir *supra*, p. 100 et n. 17-18.

<sup>76</sup> En effet, il doit être suffisamment âgé pour pouvoir enseigner à son retour en ville: RÉMONDON, *Problèmes du bilinguisme* cit., p. 131.

On sait que l'environnement d'un temple égyptien constitue la place traditionnelle de l'éducation égyptienne<sup>77</sup>, mais les informations sur la localisation

<sup>77</sup> Sur l'éducation égyptienne, à l'époque ptolémaïque, ainsi que sur la présentation des exercices scolaires démotiques, et ses différences par rapport à celle de leurs homologues grecs, voir récemment VIERROS, *Bilingual Notaries* cit., pp. 37-38 (p. 38: «it is possible that the education in Greek scribal practices was combined with the Egyptian education in temples»). Les exercices scolaires, en grec et en démotique, constituent l'une des sources principales de notre connaissance des pratiques d'enseignement; sur ces textes, qui attestent l'existence d'écoles pour scribes égyptiens, en divers lieux d'Égypte, et pour une comparaison de ce type d'écrit en grec et en égyptien, voir E. TASSIER, *Greek and Demotic School-Exercises*, dans J.H. JOHNSON (ed.), *Life in a Multi-Cultural Society: Egypt from Cambyses to Constantine and Beyond*, SAOC, 51, Chicago 1992, pp. 311-315 (p. 311 et n. 1 pour la bibliographie sur les exercices scolaires démotiques); R. CRIBIORE, *Gymnastics of the Mind. Greek Education in Hellenistic and Roman Egypt*, Princeton-Oxford 2001, pp. 22-23 et 51. Sur l'éducation à l'époque ptolémaïque, et les privilèges fiscaux des enseignants, voir W. CLARYSSE-D.J. THOMPSON, *Counting the People in Hellenistic Egypt. II. Historical Studies*, Cambridge 2006, 125-133, en particulier pp. 127-129, sur l'enseignement du grec à des Égyptiens, dans le cadre sacerdotal égyptien. Sur les lieux où se déroule l'apprentissage du démotique, en particulier les temples, voir en général U. KAPLONY-HECKEL, *Schüler und Schülwesen in der ägyptischen Spätzeit*, «SAK» 1 (1974), pp. 237-238; CRIBIORE, *Gymnastics of the Mind...*, pp. 22-23. Parmi les textes relatifs à l'éducation bilingue, signalons les ostraca de Narmouthis (II<sup>e</sup> siècle), le plus souvent écrits en démotique, mais quelquefois en grec, ou dans les deux langues. Ils ont été découverts dans le *temenos* d'un temple pharaonique, auquel ils sont reliés. Sur ces ostraca, voir R. PINTAUDI-P.J. SJPPESTEIJN, *Ostraka di contenuto scolastico provenienti da Narmuthis*, «ZPE» 76 (1989), pp. 85-92; R. CRIBIORE, *Writing, Teachers, and Students in Graeco-Roman Egypt*, ASP, 36, Atlanta 1996, n<sup>os</sup> 54, 203, 205, 285-286; S.H. AUFRÈRE, *La dernière ronde des hiéroglyphes... La mort des écritures égyptiennes traditionnelles et l'émergence des premiers signes coptes*, dans N. BOSSON-S.H. AUFRÈRE (éds.), *Égyptes... l'Égyptien et le copte. Catalogue de l'exposition*, Lattes 1999, pp. 39-40. Les témoignages relatifs à l'éducation en démotique dans les autres villages du nome arsinôte montrent que les écoles démotiques sont associées aux prêtres qui gèrent les temples locaux. Sur les maisons privées comme lieu d'éducation, voir CRIBIORE, *Gymnastics of the Mind* cit., p. 25. Sur l'apprentissage du démotique, et plus généralement sur l'école égyptienne, outre la bibliographie susmentionnée, signalons aussi W. ERICHSEN, *Eine ägyptische Schulübung in demotischer Schrift*, Kopenhagen 1948; KAPLONY-HECKEL, *Schüler und Schülwesen* cit., pp. 227-246; D. DEVAUCHELLE, *Remarques sur les méthodes d'enseignement du démotique. À propos d'ostraca du Centre franco-égyptien d'étude des Temples de Karnak*, dans H.-J. THISEN / K.-T. ZAUZICH (ed.), *Grammata Demotika. Festschrift für Erich Lüddeckens zum 15. Juni 1983*, Würzburg 1984, pp. 47-59; DEPAUW, *A Companion* cit., pp. 115 («Onomastica, word-lists») et 116 («School exercises»); W.J. TAIT, *Aspects of Demotic Education*, dans *Akten des 21. Internationalen Papyrologenkongresses. Berlin. 12-19 août 1995*, Stuttgart-Leipzig 1997, pp. 931-938 (ainsi que de nombreux autres travaux de ce savant); P. VAN MINNEN, *Boorish or Bookish? Literature in Egyptian Villages in the Fayum in the Graeco-Roman Period*, «JJP» 28 (1998), pp. 109-110; F. HOFFMANN, *Ägypten, Kultur und Lebenswelt in griechisch-römischer Zeit. Eine Darstellung nach den demotischen Quellen*, Studienbücher Geschichte und Kultur der Alten Welt, Berlin 2000, pp. 37-47; B. LEGRAS, *Lire en Égypte, d'Alexandrie à l'Islam*, Paris 2002, pp. 105-111; L. PRADA, *Egyptian Education in Hellenistic and Roman Egypt: A Take from the Fayum—School Textbooks and P.Schulübung Revisited*, dans M.-P. CHAUFRAY, I. GUERMEUR, S. LIPPERT & V. RONDOT (éds.), *Le Fayoum. Archéologie - Histoire - Religion. Actes du sixième colloque international, Montpellier, 26-28 octobre 2016*, Wiesbaden 2018, pp. 101-128.

exacte des bâtiments ou des lieux destinés à l'enseignement sont rares<sup>78</sup>. Néanmoins, puisqu'il est désormais établi que l'UPZ I 148 se rattache aux archives des reclus, cet apprentissage doit être replacé dans le contexte religieux du Sarapieion. Des prêtres assurent le difficile apprentissage des écritures, qui est le premier degré du système scolaire; dans un second degré, ils initient à la littérature profane et sacrée, dans le cadre de ce qu'on appelle les «maisons de vie», à savoir des écoles-bibliothèques annexées au temple. La finalité de cet enseignement est bien entendu la maîtrise de l'écriture et de la lecture, mais celui-ci comprend aussi une dimension morale<sup>79</sup>.

Il existait effectivement une école où l'égyptien était enseigné dans le Sarapieion de Memphis. Elle est mentionnée dans une lettre des archives des reclus (UPZ I 78 = PParis 51, après le 12 février 159 av. J.-C.)<sup>80</sup>, qui fait partie des papiers de Ptolémaïos, l'un des reclus les plus célèbres du Sarapieion, où il est resté près de vingt ans, et de son jeune frère Apollonios<sup>81</sup>: c'est l'école de l'Égyptien Tothês (9: ἐν τῷ διδασκαλίῳ [l. διδασκαλείῳ] τοῦ Τοθῆ[τος]), du nom de son professeur; son emplacement exact est discuté<sup>82</sup>. Dans sa lettre, Ptolémaïos raconte à un ami un rêve assez confus, où il aperçoit les jumelles, qui l'appellent, dans la salle de classe de Tothês. Dans la mesure où les rêves de ce reclus reflètent fortement la réalité, et qu'il identifie l'école du nom d'un professeur, on ne peut douter de la crédibilité de cette information. D'après R. Cribiore, ce pourrait être une école élémentaire<sup>83</sup>. Héphaïstion aurait-il, comme les sœurs jumelles, suivi des leçons dans cette école? Rien ne permet de l'affirmer.

Contrairement à ce que le contenu des lettres d'Isias et de Dionysios peut faire croire, les raisons qui ont incité Héphaïstion à entreprendre l'apprentissage de l'égyptien ne sont peut-être pas seulement financières. Ce soldat pourrait

<sup>78</sup> CRIBIORE, *Gymnastics of the Mind* cit., p. 22.

<sup>79</sup> Dans les «maisons de vie», l'élève apprend le démotique au moyen de quatre exercices différents: l'imitation de phrases-clés, l'apprentissage de la lexicographie, celui de la grammaire, ainsi que celui du comput et de la numération: à ce propos, voir AUFRÈRE, *La dernière ronde* cit., p. 42. Sur ces «maisons de vie», voir la bibliographie répertoriée à la n. 77.

<sup>80</sup> UPZ I 78 (= PParis 51; Memphis, après le 12 février 159 av. J.-C.). Pour une traduction anglaise du papyrus, voir LEWIS, *Greeks in Ptolemaic Egypt* cit., pp. 82-83.

<sup>81</sup> Le frère aîné, Ptolémaïos, a pris sous sa protection deux jumelles égyptiennes, Taous et Thauês. Sur Ptolémaïos, Apollonios et les deux jumelles, voir LEWIS, *Greeks in Ptolemaic Egypt* cit., pp. 74-87; K. GOUDRIAAN, *Ethnicity in Ptolemaic Egypt*, Dutch Monographs on Ancient History and Archaeology, V, Amsterdam 1988, pp. 42-57; CHAUVEAU, *L'Égypte* cit., pp. 158-173; THOMPSON, *Memphis* cit., pp. 199-246; LEGRAS, *Les reclus grecs* cit., pp. 128-130, 153-155 et 169-189.

<sup>82</sup> Pour L. DELEKAT, *Katoche, Hierodulie und Adoptionsfreilassung*, Münchener Beiträge zur Papyrusforschung und antiken Rechtsgeschichte, 47, München 1964, p. 141 n. 2, cette école est située en ville, tandis que pour TAIT, *Aspects* cit., p. 935, n. 30, elle se trouve dans le sanctuaire. Sur cette école, voir aussi KAPLONY-HECKEL, *Schüler und Schülwesen* cit., p. 238; CRIBIORE, *Gymnastics of the Mind* cit., p. 19.

<sup>83</sup> CRIBIORE, *Gymnastics of the Mind* cit., pp. 18-19.

avoir été stimulé par l'environnement culturel égyptien, qui est prégnant au Sarapieion, et donc inévitable, même pour un Grec; on sait en effet que le personnel du sanctuaire, qu'il soit profane ou religieux, est majoritairement égyptien<sup>84</sup>. Dans un tel cadre, la connaissance de l'égyptien peut s'avérer tout à fait nécessaire, surtout en cas de prolongation du séjour du reclus. Mais avec quelle maîtrise de la langue? Le cas de Ptolémaïos et de son frère Apollonios, qui parlaient très certainement l'égyptien, tout en restant fortement attachés à leur culture grecque, peut servir de parallèle. On ne connaît pas les conditions de leur apprentissage de l'égyptien, qui résulte, soit de la fréquentation quotidienne des égyptophones (dont les jumelles), soit d'un enseignement. De même, s'il est malaisé de préciser leur degré de maîtrise de la langue, il paraît cependant assuré qu'elle se limitait à une compréhension orale, l'écriture n'étant probablement pas maîtrisée<sup>85</sup>.

Quel usage le destinataire de l'UPZ I 148 pourra-t-il faire de cet apprentissage? Sur ce point, les opinions ont divergé. D'après S. Witkowski, le destinataire du billet enseignera le grec aux garçons qui fréquentent l'école tenue par Phalou..ês<sup>86</sup>. C'est la mention de l'école de Tothês qui lui avait fait suggérer cette hypothèse, qui, par la suite, a été rejetée par Wilcken, puis, par Rémondon: il paraît peu vraisemblable qu'un médecin égyptien, spécialiste de surcroît, ait ouvert une école de grec pour les garçons de la ville, grecs ou égyptiens<sup>87</sup>.

Selon Wilcken et d'autres savants, dont C. Préaux, le destinataire enseignera le grec aux enfants de Phalou..ês<sup>88</sup>. Par une analyse brillante, R. Rémondon a également démontré que cette interprétation était impossible<sup>89</sup>. Si, en effet, l'enseignement aux enfants de Phalou..ês doit lui permettre d'assurer le pain de ses vieux jours, il suppose que ces enfants sont en bas âge, ou qu'ils sont nombreux, ou que le médecin en aura d'autres<sup>90</sup>, et qu'il rétribuera généreusement le précepteur. Comme le constate le papyrologue français, rejeter l'hypothèse d'une école conduit à de «naïves invraisemblances». Il y ajoute un argument d'ordre linguistique. Le texte de notre billet est écrit dans un grec correct. Or, on ne lit pas τὰ Φαλου..ήτος παιδάρια, «les garçons de Phalou..ês»,

<sup>84</sup> Sur le personnel et le rôle des temples, cf. THOMPSON, *Memphis* cit., pp. 69-73.

<sup>85</sup> Sur la diglossie des deux frères, voir B. LEGRAS, *La diglossie des enkatokhoi grecs du Sarapieion de Memphis (II<sup>e</sup> siècle av. n.è.)*, «Ktema» 32 (2007), pp. 251-264; Id., *Les reclus grecs* cit., pp. 231-252. Il semble qu'ils ne savaient écrire que le grec, et encore, Ptolémaïos, le frère aîné, ne le faisait-il pas avec beaucoup d'aisance. Voir aussi CHAUVEAU, *L'Égypte* cit., pp. 242-246; THOMPSON, *Memphis* cit., pp. 234-246.

<sup>86</sup> WITKOWSKI, *Epistulae Privatae* cit., p. 110.

<sup>87</sup> WChr 136 et WILCKEN, *Urkunden* cit., p. 635.

<sup>88</sup> WChr 136 et WILCKEN, *Urkunden* cit., p. 635.

<sup>89</sup> RÉMONDON, *Problèmes du bilinguisme* cit., pp. 133-138.

<sup>90</sup> Le nombre et la régularité des étudiants suggèrent à RÉMONDON, *Problèmes du bilinguisme* cit., p. 138, que l'enseignement a lieu à Alexandrie.

ni τὰ παρὰ Φαλου..ἦτι παιδάρια, «les garçons qui sont chez Phalou..ês», mais διδάξεις παρὰ Φαλου..ἦτι ἰατροκλύστη τὰ παιδάρια, ce qui ne peut signifier que «tu enseigneras chez Phalou..ês, le spécialiste des clystères, les garçons». Comme l'écrit avec raison Rémondon, cette disjonction «correspond à l'indépendance qu'il y a, en réalité, entre le médecin et les garçons»<sup>91</sup>. Ces derniers ne vivraient pas en permanence chez le spécialiste, mais seraient en quelque sorte «en stage». Il suggère donc qu'on a affaire à une école, et plus précisément à une école de médecine, «où de jeunes garçons viendraient s'initier à l'art de guérir les maladies par l'administration de clystères»<sup>92</sup>. Ces jeunes garçons sont probablement des esclaves, de langue grecque, pour Rémondon, sinon Phalou..ês n'aurait pas eu besoin de recourir aux services d'un professeur de langue. Ce dernier serait donc un intermédiaire. Voici ses conclusions:

«Nous croyons donc que, grâce aux leçons de ce Grec qui comprend et parle couramment l'égyptien, et maintenant le lit et l'écrit, des esclaves étudiants en médecine et comme lui de langue grecque, apprendront à comprendre et à parler l'égyptien, à le lire et à l'écrire, de façon à suivre l'enseignement du spécialiste indigène, et à avoir accès au contenu de ses traités scientifiques»<sup>93</sup>.

C'est dans la maison privée du spécialiste que se trouverait cette école<sup>94</sup>.

Qui est ce spécialiste? Le déchiffrement de son nom, qui est incontestablement égyptien, est incertain: après le groupe de lettres φαλου, on distingue des traces d'encre, puis les lettres ητι. La documentation papyrologique atteste exclusivement le nom d'homme Φαλοῦς, -οὔτος ou Παλοῦς, -οὔτος, qui correspond à l'égyptien *Pa-lw3*<sup>95</sup>. Contrairement à l'opinion de la plupart des commentateurs depuis F.G. Kenyon<sup>96</sup>, les traces d'encre entre les deux groupes de lettres pourraient ne correspondre qu'à une seule lettre, plutôt qu'à deux. Les rares chercheurs qui y ont vu la trace d'une seule lettre, ont pensé au *tau* d'un anthroponyme Φαλουτῆς, non attesté par ailleurs, ni en grec, ni en démo-

<sup>91</sup> RÉMONDON, *Problèmes du bilinguisme* cit., p. 134. BAGNALL, *Reading Papyri* cit., p. 34 (= *Papiri e storia antica* cit., p. 61).

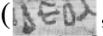
<sup>92</sup> RÉMONDON, *Problèmes du bilinguisme* cit., p. 134.

<sup>93</sup> RÉMONDON, *Problèmes du bilinguisme* cit., p. 138. R. Scholl, dans CPtolSklav II 165, ou BAGNALL-CRIBIORE, *Women's Letters* cit., p. 113, ont souligné que l'apprentissage de cette langue par des esclaves a probablement entraîné une augmentation de leur valeur commerciale.

<sup>94</sup> CRIBIORE, *Gymnastics of the Mind* cit., p. 25.

<sup>95</sup> Sur cet anthroponyme démotique, cf. G. VITTMANN, *Between Grammar, Lexicography and Religion. Observations on Some Demotic Personal Names*, «Enchoria» 24 (1997/1998), p. 97.

<sup>96</sup> Après Kenyon, c'est le cas de Deissmann, Wilcken, Préaux, Rémondon, Scholl, etc.: Φαλου..ἦτι, datif de Φαλου..ἦς.

tique, mais cette lettre s'adapte mal aux traces visibles; elle devrait en outre toucher l'*êta* qui suit, ce qui n'est pas le cas dans notre papyrus<sup>97</sup>. À notre avis, il est préférable d'y voir le *bêta* d'un anthroponyme Φαλουβήης, qui, lui non plus, n'est pas attesté. Lors de son examen autoptique du papyrus à Londres en 1887, quarante ans avant son édition, Wilcken déchiffrait déjà *bêta*, mais il soulignait le caractère très incertain de sa lecture<sup>98</sup>; beaucoup plus récemment, M. Chauveau et S. Torallas Tovar adoptent aussi *bêta*, sans commenter cette orthographe<sup>99</sup>. S'il n'y a pas d'autres attestations de *bêta* dans l'UPZ I 148, la lettre apparaît en revanche dans l'UPZ I 59, où elle se présente sous deux formes, tantôt un trait vertical et deux panses, celle du haut étant arrondie, et celle du bas, anguleuse (  ), tantôt un triangle ou un ovale allongé vers le haut et plus ou moins anguleux ( , βεβα). Les traces visibles pourraient correspondre à la panse supérieure; le fait que le *bêta* ne se lie pas à la lettre suivante pourrait conforter notre lecture.

Phaloubês est un *iatroklÿstês* (ιατροκλύστης). Équivalant au titre médical égyptien «berger de l'anus» (*nr phwt*)<sup>100</sup> ou à celui de «médecin du ventre» (*swnw ht*)<sup>101</sup>, ce substantif désigne le médecin spécialiste des clystères<sup>102</sup>. Le mot grec n'est connu que par quelques rares occurrences dans la documentation papyrologique: en dehors de notre billet<sup>103</sup>, on le retrouve dans des comptes vinicoles très fragmentaires de 260 av. J.-C. (PHib II 268). Le substantif y apparaît deux fois (col. II 11 et 15-16), mais, dans les deux cas, il n'est que partiellement conservé, et le déchiffrement de ce qu'il en reste est très incertain; le nom du médecin n'est pas spécifié. Dans un contexte plus proche de notre

<sup>97</sup> ANDORLINI-MARCONI, *Medicina* cit., p. 99.

<sup>98</sup> WILCKEN, *Urkunden* cit., p. 635: «In meine älteren Kopie glaubte ich den oberen Teil eines β zwischen ν und η zu sehen, aber ganz unsicher.»

<sup>99</sup> CHAUVEAU, *L'Égypte* cit., p. 238; TORALLAS TOVAR, *Linguistic Identity* cit., p. 34.

<sup>100</sup> À l'époque pharaonique, on ne connaît que deux praticiens portant le titre égyptien de (médecin) responsable (ou, littéralement, «berger») de l'anus, dans deux textes de l'Ancien Empire. Le traitement des maladies anales occupe une place importante dans les papyrus médicaux pharaoniques. L'équivalence avec le ιατροκλύστης a été proposée par WILCKEN, *Urkunden* cit., p. 636 (voir aussi WChr 136), suivi par F. JONCKHEERE, *Le papyrus médical Chester Beatty*, Bruxelles 1947, p. 76; ID., *Le cadre professionnel et administratif des médecins égyptiens*, «CE» 26 (1951), p. 244; LANG, *Medicine and Society* cit., p. 159 n. 76. Sur les bergers de l'anus, voir H. VON STADEN, *Herophilus. The Art of Medicine in Early Alexandria*, Cambridge 1989, pp. 22-23; MAIRS, *Aigyptia grammata* cit., pp. 4-5.

<sup>101</sup> T. BARDINET, *Dents et mâchoires dans les représentations religieuses et la pratique médicale de l'Égypte ancienne*, Studia Pohl. Series maior, 15, Roma 1990, p. 232.

<sup>102</sup> On notera que, tandis que l'égyptien met l'accent sur la partie anatomique concernée, le grec s'inspire du moyen thérapeutique mis en œuvre: JONCKHEERE, *Le cadre* cit., p. 244.

<sup>103</sup> Dans notre billet, le mot avait été déchiffré ιατροκλήτη, par FORSHALL, *Description* cit., et KENYON, *Greek Papyri* cit., puis ιατροκαύστη, par U. Wilcken, dans son compte rendu de l'édition de Kenyon, dans «GGA», 1894, p. 725. C'est ce même savant qui, quelques années plus tard, a proposé la lecture (correcte) ιατροκλύστη: U. Wilcken *ap.* WITKOWSKI, *Epistulae Privatae* cit., p. 110.

billet, le terme est vraisemblablement attesté aussi, sous la forme κλυστής, sans doute pour <ιατρο>κλύστης (?), dans une pétition des archives des reclus (UPZ I 8), relative à des violences exercées par les «nettoyeurs» (καλλυνταί) du temple, en 161 avant notre ère<sup>104</sup>: Ptolémaïos, le pétitionnaire, demande au stratège Dionysios que des Égyptiens, dont il donne une partie des noms, reçoivent la sanction qu'ils méritent pour des crimes qu'ils ont commis, selon lui, parce qu'il est Grec. Parmi ces Égyptiens<sup>105</sup>, le nom de Ἀρχηβ.. κλυστής a été ajouté dans l'interligne par une main différente de la main principale<sup>106</sup>; l'anthroponyme qu'il faut restituer est sans aucun doute Ἀρχήβις, déjà attesté dans une autre plainte adressée deux ans plus tôt par le même pétitionnaire, au même stratège, contre deux des mêmes «nettoyeurs» (UPZ I 7), Archêbis et le marchand d'habits Mus; le nom d'Archêbis est accompagné, cette fois, du titre de «médecin» (ιατρός), sans précision quant à une éventuelle spécialisation. Ces deux Archêbis correspondent vraisemblablement à une seule et même personne, qui devait résider dans l'enceinte du Sarapieion.

En dépit du silence des sources non papyrologiques, la réputation des médecins égyptiens spécialisés dans les maladies anales et dans la pratique des lavements, est bien attestée, déjà chez Hérodote<sup>107</sup>, mais aussi chez Aristophane<sup>108</sup> ou Diodore de Sicile<sup>109</sup>. On sait que cette thérapeutique, qui était en vogue en Égypte, s'est exportée en dehors du pays du Nil, notamment à Rome, comme en témoigne Galien, au II<sup>e</sup> siècle de notre ère, dans un traité *Des parties*

<sup>104</sup> Le mot n'a pas attiré l'attention des nombreux commentateurs. Doit-on supposer une omission de ιατρο-, ou plutôt, y voir une forme abrégée du titre «médecin des clystères», dans laquelle le substantif désignant le clystère, affûté de la terminaison en -της, suffisait à désigner ce spécialiste (comparer, en français, «légiste» pour dire «médecin légiste») ?

<sup>105</sup> Il s'agit de Mus, marchand d'habits; Psoznaeus, porteur; Imouthès, boulanger; Harembasnis, marchand de blé; Stotoëtis, porteur de sac; Po..os, tisserand de tapis, et d'autres individus, dont il ignore les noms.

<sup>106</sup> Proposée par LANG, *Medicine and Society* cit., p. 74 n. 113, la restitution Ἀρχήβ[ις] .. [ιατρο]κλύστης doit être rejetée pour des raisons paléographiques. K. WESSELY, *Bericht über griechische Papyri in Paris und London*, «WS» 8 (1886), p. 204, passe sous silence le mot κλυστής dans sa traduction allemande de la pétition; LEWIS, *Greeks in Ptolemaic Egypt* cit., p. 86, J.-M. Jacot-Descombes ap. P. SCHUBERT, *Vivre en Égypte gréco-romaine. Une sélection de papyrus*, Vevey 2000, n° 56 (pp. 164-166, part. p. 166), et LEGRAS, *Les reclus grecs* cit., p. 151, ne traduisent pas l'addition; R. BURNET, *L'Égypte ancienne à travers les papyrus. Vie quotidienne*, Paris 2003, n° 112 (p. 179), et J. MÉLÈZE-MODRZEJEWSKI, *Le droit grec après Alexandre*, Paris 2012, n° 8 (pp. 112-113), traduisent par «Harchêbis le médecin». BAGNALL-DEROW, *The Hellenistic Period* cit., pp. 232-233 (n° 138), et M.M. AUSTIN, *The Hellenistic World from Alexander to the Roman Conquest. A Selection of Ancient Sources in Translation*, 2<sup>e</sup> édition augmentée, Cambridge 2006, pp. 562-564 (n° 320), traduisent respectivement par «doucher» et «doctor for internal diseases».

<sup>107</sup> Hérodote, II 77 et 84.

<sup>108</sup> Aristophane, *Eccl.* 363-364.

<sup>109</sup> Diodore, I 82.

de l'art médical, qui n'est conservé qu'en arabe et en latin<sup>110</sup>. Et c'est précisément sur une idée d'exportation que se conclut l'analyse de R. Rémondon<sup>111</sup>.

### Le destinataire de l'UPZ I 148: un Grec ou, plutôt, un Égyptien?

Quoique, dans l'ensemble, la démonstration de R. Rémondon soit séduisante, – elle a d'ailleurs été favorablement accueillie par de nombreux chercheurs<sup>112</sup> –, le fait que ce soit un Grec bilingue, et non un Égyptien bilingue, qui apprenne l'égyptien, pour l'enseigner ensuite dans un contexte égyptien, ne laisse pas d'étonner<sup>113</sup>. Il est connu que le bilinguisme était surtout le fait d'Égyptiens, et que les Grecs ont eu bien des difficultés pour apprendre la langue des Pharaons<sup>114</sup>. On peut difficilement concevoir qu'un spécialiste égypt-

<sup>110</sup> Galien, *De part. artis med.* II 2 (CMG. *Suppl. Or.*, II, pp. 26-27 Lyons [version arabe]; p. 120 Schöne [version latine]).

<sup>111</sup> À la fin de son étude («La portée de *U. P. Z. I*, 18»), poussant trop loin ses hypothèses, R. Rémondon suggère que le médecin des clystères, sis peut-être à Alexandrie, formait dans son école, en série et de manière apparemment régulière, des spécialistes de clystères, de condition servile, qui étaient destinés à l'exportation, notamment à Rome, où, si l'on en croit le témoignage de Galien (cf. *supra*, n. 110), ces traditions indigènes se sont importées avec succès. Il ajoute qu'à l'époque de notre papyrus, au II<sup>e</sup> siècle avant notre ère, Rome est peut-être le seul lieu «qui a le pouvoir d'achat, et d'absorption», qui convient. Il conclut son article par des réflexions sur la portée générale de ce document concernant la société égyptienne à l'époque hellénistique: voir sur ce point les critiques de BAGNALL, *Reading Papyri* cit., p. 35 (= *Papiri e storia antica* cit., pp. 62-63).

<sup>112</sup> C'est le cas, parmi tant d'autres, d'I. BIEŻUŃSKA-MAŁOWIST, *L'esclavage dans l'Égypte gréco-romaine*. Première partie. *Période ptolémaïque*, Wrocław-Varsovie-Cracovie-Gdansk 1974, p. 80; MAEHLER, *Die griechische Schule* cit., p. 202 (= *Schrift, Text und Bild* cit., p. 195); MÉLÈZE-MODRZEJEWSKI, *Dryton le Crétois* cit., pp. 370-371; VON STADEN, *Herophilus* cit., p. 26: «Eventually Greeks apparently also sought the help of Egyptian physicians. In the second century B.C. the same Egyptian enema specialist mentioned earlier employed a well-paid Greek interpreter in his practice, presumably to facilitate communication with Greek-speaking patients»; FOURNET, *Écrire dans la langue* cit., p. 47.

<sup>113</sup> Le savant français avait pressenti cette difficulté: voir ses conclusions dans *Problèmes du bilinguisme* cit., p. 138. Voir aussi SOSIN-MANNING, *Palaeography and Bilingualism* cit., p. 208: «This Greek man – if he is indeed so (...)».

<sup>114</sup> Voir ainsi W. PEREMANS, *Le bilinguisme dans les relations gréco-égyptiennes sous les Lagides*, dans VAN 'T DACK-VAN DESSE-VAN GUCHT (ed.), *Egypt and the Hellenistic World* cit., p. 262. Sur le bilinguisme et pour une présentation de l'arrière-plan linguistique dans l'Égypte ptolémaïque, voir, notamment, W. PEREMANS, *Sur le bilinguisme dans l'Égypte des Lagides*, in *Studia Paulo Naster Oblata*. II. *Orientalia Antiqua*, OLA, 13, Leuven 1982, pp. 143-154; Id., *Notes sur les traductions* cit.; B. ROCHETTE, *Sur le bilinguisme dans l'Égypte gréco-romaine*, «CE» 71 (1996), pp. 153-168; CHAUVEAU, *Bilinguisme* cit.; E. CRESPO, *The Linguistic Policy of the Ptolemaic Kingdom*, dans B. HATZOPOULOS, avec la collaboration de V. PSILAKAKOU (ed.), *Φωνής χαρακτήρ ἑθνικός*, *Actes du I<sup>er</sup> Congrès International de Dialectologie grecque (Athènes, 28-30 septembre 2006)*, Athinai 2007, pp. 35-49; VIERROS, *Bilingual Notaries* cit., pp. 29-53.

tien ait choisi un Grec pour servir d'intermédiaire à des esclaves, qui n'étaient du reste peut-être pas tous nécessairement Grecs<sup>115</sup>.

Dès lors, se peut-il que l'enseignant, qui doit désormais être identifié à Héphaïstion, soit Égyptien? Sans faire le rapprochement avec ce personnage, M. Vierros avait déjà formulé cette hypothèse dans un ouvrage récent<sup>116</sup>. Considérant notre document comme l'exemple d'une «famille réellement bilingue», elle souligne d'une part que le texte implique un apprentissage (μανθάνειν) des lettres égyptiennes, c'est-à-dire que le destinataire a appris à lire et à écrire, et, d'autre part, que le verbe employé n'est pas αἰγυπτιάζειν ou un mot semblable, qui ferait référence au fait de parler l'égyptien<sup>117</sup>. Le destinataire pourrait donc être un Égyptien, dont la nouvelle compétence serait de savoir lire et écrire sa langue. M. Vierros poursuit en insistant sur le contexte bilingue dans lequel a été produit le document, qui est tout de même rédigé en grec; elle suggère que le destinataire serait issu d'un «mariage mixte», et qu'il aurait été élevé dans les deux langues<sup>118</sup>. Quant à l'expéditrice, on ne sait pas si elle était Grecque ou Égyptienne, mais la seconde solution n'est pas impossible; elle pourrait avoir employé le grec parce que c'était la langue «principale» de la famille, ou bien parce qu'elle n'aurait eu à sa disposition que des scribes grecs<sup>119</sup>.

La possibilité d'avoir affaire à un Égyptien qui souhaite apprendre à lire et écrire dans sa langue n'a en soi rien d'in vraisemblable: la population égyptienne est majoritairement illettrée<sup>120</sup>; beaucoup d'Égyptiens ne savent, ni lire,

<sup>115</sup> Pour LANG, *Medicine and Society* cit., p. 206, ces esclaves (παιδάρια) ne sont pas nécessairement tous Grecs, et il pourrait bien y avoir des Égyptiens parmi eux, même si le recours à un enseignant grec suppose qu'une partie, voire une majorité d'entre eux est hellénophone.

<sup>116</sup> VIERROS, *Bilingual Notaries* cit., p. 51.

<sup>117</sup> Sur ce sens du verbe αἰγυπτιάζειν, voir LUCIEN, *Philopseudes*, 31, αἰγυπτιάζων τῇ φωνῇ. GOUDRIAAN, *Ethnicity* cit., p. 66, insistait déjà sur la maîtrise de la langue écrite par le destinataire du billet: «a Greek learning demotic as his *second written language*».

<sup>118</sup> Sur la question controversée des mariages mixtes, voir W. PEREMANS, *Les mariages mixtes dans l'Égypte des Lagides*, dans *Scritti in onore di Orsolina Montevicchi*, Bologna 1981, pp. 273-281; MÉLÈZE-MODRZEJEWSKI, *Dryton le Crétois* cit.; W. CLARYSSE, *Some Greeks in Egypt*, in JOHNSON (ed.), *Life in a Multi-Cultural Society* cit., pp. 51-52; CLARYSSE-THOMPSON, *Counting* cit., pp. 297 et 327-328; MÉLÈZE-MODRZEJEWSKI, *Le droit grec* cit., pp. 43-44; VIERROS, *Bilingual Notaries* cit., pp. 39-40 et 49-52; en milieu militaire, FISCHER-BOVET, *Army and Society* cit., pp. 247-251.

<sup>119</sup> VIERROS, *Bilingual Notaries* cit., p. 51. La seconde hypothèse paraît toutefois moins vraisemblable, dans la mesure où l'on sait désormais que le billet a été écrit à Memphis, une ville non seulement grande et très peuplée (c'est la deuxième ville du pays après Alexandrie), mais aussi cosmopolite. Sur l'emploi du grec dans la correspondance privée échangée entre Égyptiens natifs, voir les exemples réunis dans CRESPO, *The Linguistic Policy* cit., p. 39 n. 15.

<sup>120</sup> L'alphabétisation de la population égyptienne est une question très débattue: voir à ce propos, sans prétendre à l'exhaustivité, J. BAINES-C.J. EYRE, *Four Notes on Literacy*, «GM» 61 (1983), pp. 65-96; J. BAINES, *Literacy and Ancient Egyptian Society*, «Man» N.S. 18 (1983), pp. 572-599,

ni écrire le démotique<sup>121</sup>, – ou bien ils n'en ont qu'une connaissance élémentaire<sup>122</sup> –, *a fortiori* les hiéroglyphes ou le hiératique. En général, seuls, l'élite dominante, les prêtres et les scribes apprennent à lire et à écrire, dans un contexte sacerdotal, tel que celui de Memphis<sup>123</sup>. Par ailleurs, quoique, d'après ce que l'on peut comprendre, le séjour d'Héphaïstion se soit prolongé, notre reclus n'est sans doute pas resté des années dans le sanctuaire. Or, l'étude et la lexicographie du démotique se révélaient déjà extrêmement ardues pour un Égyptien, *a fortiori* pour un Grec<sup>124</sup>! Le cas de Ptolémaïos, l'un des plus célèbres reclus du Sarapieion, qui est resté près de vingt ans au sanctuaire, est à ce titre significatif: même s'il devait parler l'égyptien et le comprendre, il n'a probablement jamais su l'écrire ou le lire.

À la lumière de l'identification des correspondants de l'UPZ I 148, peut-on préciser le profil social d'Héphaïstos et de sa famille? Comme le pense M. Vierros, on pourrait avoir affaire à une famille d'Égyptiens hellénisés, voire

en particulier p. 581; D.J. THOMPSON, *Literacy and the Administration in Early Ptolemaic Egypt*, dans JOHNSON (ed.), *Life in a Multi-Cultural Society* cit., pp. 323-326 (avec bibliographie, p. 323 n. 1); J. RAY, *Literacy and Language in Egypt in the Late and Persian Periods*, in A.K. BOWMAN-G. WOOLF (ed.), *Literacy and Power in the Ancient World*, Cambridge 1994, pp. 51-66; D.J. THOMPSON, *Literacy and Power in Ptolemaic Egypt*, *Ibid.*, pp. 67-83; VIERROS, *Bilingual Notaries* cit., p. 30.

<sup>121</sup> Cela ne signifie pas que les Égyptiens ne recourent pas à l'écrit: ils en ont par exemple besoin pour les contrats, même s'ils ne savent pas les lire. Voir THOMPSON, *Literacy and Power* cit., p. 69.

<sup>122</sup> Cette connaissance élémentaire se limite souvent à la capacité de reconnaître son nom et d'autres signes, tels que les chiffres, indispensable pour pouvoir s'assurer de l'exactitude d'informations comme les sommes, par exemple, dans les reçus de paiement de taxes: W.J. TAIT, *Exuberance and Accessibility. Notes on Written Demotic and the Egyptian Scribal Tradition*, dans T. GAGOS-R.S. BAGNALL (ed.), *Essays and Texts in Honor of J. David Thomas*, ASP, 42, Oakville (CT) 2001, pp. 31-39, en part. 36-37.

<sup>123</sup> Les bureaux du notariat égyptien peuvent se trouver, du reste, à proximité des temples, et comporter des écoles de scribes; les scribes égyptiens qui dressent les contrats appartiennent souvent au clergé. Voir S.P. VLEEMING, *Some Notes on Demotic Scribal Training in the Ptolemaic Period*, in *Proceedings of the 20<sup>th</sup> International Congress of Papyrology. Copenhagen, 23-29 August, 1992*, Copenhagen 1994, pp. 185-187. Sur les scribes égyptiens, à la période pharaonique, voir la synthèse récente de C. RAGAZZOLI, *Scribes. Les artisans du texte en Égypte ancienne (1550-1000)*, Paris 2019.

<sup>124</sup> C'est notamment le constat de E. Boswinkel et P.W. Pestman, au sujet de Dionysios, qui a vécu vers la fin du II<sup>e</sup> siècle avant notre ère à Akoris, en Moyenne-Égypte, et dont on a conservé les archives, qui contiennent des documents tant grecs que démotiques (*Les archives privées de Dionysios, fils de Kephala. Textes grecs et démotiques*, Pap. Lugd.-Bat, XXII, Leiden 1982). Dionysios est bilingue et écrit aussi bien le grec que l'égyptien; il appartient «clairement à un milieu mêlé gréco-égyptien (...). Ce qui indique, à notre avis, qu'il était issu de la sphère culturelle égyptienne, car il était rare que des Grecs d'origine apprissent l'égyptien et fussent capables d'écrire le démotique. Sur le plan social, la situation inverse était plus logique, et, en outre, l'apprentissage de l'écriture démotique était si ardu en pratique, qu'il était bien plus facile pour quelqu'un, qui pouvait déjà écrire en démotique, d'apprendre aussi l'écriture grecque, que l'inverse» (p. 3).

réellement bilingues. D'une part, en raison de la nature du texte, l'ethnicité n'est pas spécifiée, et, d'autre part, au II<sup>e</sup> siècle avant notre ère, le critère onomastique n'est pas probant pour la déterminer<sup>125</sup>. Héphaïstion, Dionysios et Isias sont trois noms théophores, à savoir qu'ils incluent le nom d'un dieu ou d'un animal sacré; très populaire en grec comme en égyptien, ce type de noms ne permet pas non plus de préciser avec certitude l'ethnicité<sup>126</sup>. Par ailleurs, à l'époque ptolémaïque, les habitants peuvent avoir un double nom, l'un, égyptien, et l'autre, grec; ils peuvent utiliser, soit les deux noms, soit l'un ou l'autre, suivant les contextes<sup>127</sup>. Les personnes ayant un double nom correspondent, notamment, à des descendants de familles purement égyptiennes, qui étaient entrées dans l'administration ou dans l'armée, et qui ont reçu un nom hellénisé, en plus de leur nom égyptien original<sup>128</sup>. Ce pourrait être le cas ici; si Héphaïstion appartient effectivement à une famille bilingue d'origine égyptienne, c'est tout à fait plausible, d'autant plus qu'il est soldat<sup>129</sup>.

<sup>125</sup> Sur ce point, voir VIERROS, *Bilingual Notaries* cit., p. 45 (avec la bibliographie antérieure), qui, à la suite de W. PEREMANS, *Égyptiens et étrangers dans l'administration civile et financière de l'Égypte ptolémaïque*, «AncSoc» 2 (1971), pp. 34 et 37, nuance toutefois cette affirmation: «however, the type of the name can tell us, if not directly ethnicity, something about the cultural preferences of the person or his/her family»; voir aussi Goudriaan, *Ethnicity* cit., p. 91. L'onomastique n'est pas un critère fiable pour déterminer l'ethnicité d'un individu, en particulier dans l'administration; comme l'ont montré les travaux de P.W. Pestman sur l'agoranomie (*L'agoranomie: un avant-poste de l'administration grecque enlevé par des Égyptiens?*, dans H. MAEHLER-V. M. STROCKA [éd.], *Das ptolemäische Ägypten. Akten des Internationalen Symposiums, 27.-29. September 1976 in Berlin*, Mainz 1978, pp. 203-210) ou de W. Clarysse (*Greeks and Egyptians in Ptolemaic Army and Administration*, «Aegyptus», 65, 1985, pp. 57-66; *Egyptian Scribes Writing Greek*, «CE» 68, 1993, pp. 186-201), les fonctionnaires emploient des noms grecs ou hellénisés, ou bien des noms égyptiens, suivant la nature du service. Sur ces questions d'onomastique et d'ethnicité, voir aussi CLARYSSE-THOMPSON, *Counting* cit., pp. 318-341; VIERROS, *Bilingual Notaries* cit., p. 49; S. COUSSEMENT, 'Because I am Greek'. *Polyonymy as an Expression of Ethnicity in Ptolemaic Egypt*, *Stud. Hell.*, 55, Leuven-Paris-Bristol (CT) 2016. Sur l'identité et les désignations ethniques dans l'Égypte lagide, voir l'ouvrage pionnier de Goudriaan, *Ethnicity* cit., ainsi que, notamment, de nombreux travaux de J. Méléze-Modrzejewski, C.A. La' da et A.-E. Veïsse.

<sup>126</sup> Sur ces noms théophores, voir CLARYSSE-THOMPSON, *Counting* cit., pp. 332-341; VIERROS, *Bilingual Notaries* cit., p. 47. Héphaïstion et Dionysios sont deux noms théophores grecs, tandis qu'Isias est le dérivé grec du nom d'une déesse égyptienne qui a aussi pénétré la religion grecque.

<sup>127</sup> Sur les doubles noms et la polyonymie à l'époque ptolémaïque, voir en particulier, récemment, COUSSEMENT, 'Because I am Greek' cit.

<sup>128</sup> Le bilinguisme est une condition *sine qua non* pour ceux qui veulent entreprendre une carrière de fonctionnaires, sacerdotaux ou non: ROCHETTE, *Sur le bilinguisme* cit., p. 155, qui renvoie à E. BRESCIANI, *Aspetti del bilinguismo greco-demotico negli ostraka di Medinet Madi*, in *Atti del XVII Congresso internazionale di Papirologia*, III, Napoli 1984, pp. 917-918. Sur la couche de la population qui est bilingue, voir les conclusions générales au chapitre 2 («*Linguistic Landscape of Hellenistic Egypt*») de VIERROS, *Bilingual Notaries* cit., pp. 52-53.

<sup>129</sup> Sur la question des langues (grec et égyptien) et de la composition ethnique de l'armée

Après un réexamen de l'UPZ I 148, nous pouvons résumer les apports de notre enquête comme suit.

Concernant le contexte historique de l'acquisition de l'UPZ I 148, nous avons découvert que ce papyrus n'a pas été acquis par le British Museum (ou légué à celui-ci) en 1835, comme on le pensait jusqu'à aujourd'hui, mais qu'il a connu au moins quatre acquéreurs différents entre 1835, date de son arrivée en Angleterre, et 1837. En effet, le papyrus faisait initialement partie de la troisième collection de H. Salt, mise en vente par Sotheby's à Londres en 1835, puis il a été acquis par le libraire et antiquaire J. Sams, qui l'a ensuite revendu à G. d'Athanasii; c'est à la suite de la vente, en mars 1837, chez Sotheby's, d'une grande partie de la collection de «Yanni» que la pièce est finalement parvenue au musée londonien.

En retraçant l'historique des acquisitions de l'UPZ I 148, nous avons pu aussi élucider les raisons de sa mise en page, qui pourrait paraître singulière, dans la mesure où le document ne contient, ni prescrit, ni formules de salutation. En réalité, le papyrus est un billet qui a été glissé dans une lettre qu'Isias a envoyée à son époux Héphaïstion (UPZ I 59). Les deux documents sont arrivés scellés en Angleterre; dès lors, si la lettre n'a pas été ouverte, il en résulte que, pour des raisons qui nous échappent, le soldat Héphaïstion n'a sans doute jamais pu en prendre connaissance. Les deux papyrus n'ont vraisemblablement été descellés qu'après avoir été vendus à J. Sams, en 1835. À ces deux pièces s'en ajoute une troisième, une lettre écrite le même jour, dont l'expéditeur est Dionysios, le beau-frère d'Héphaïstion.

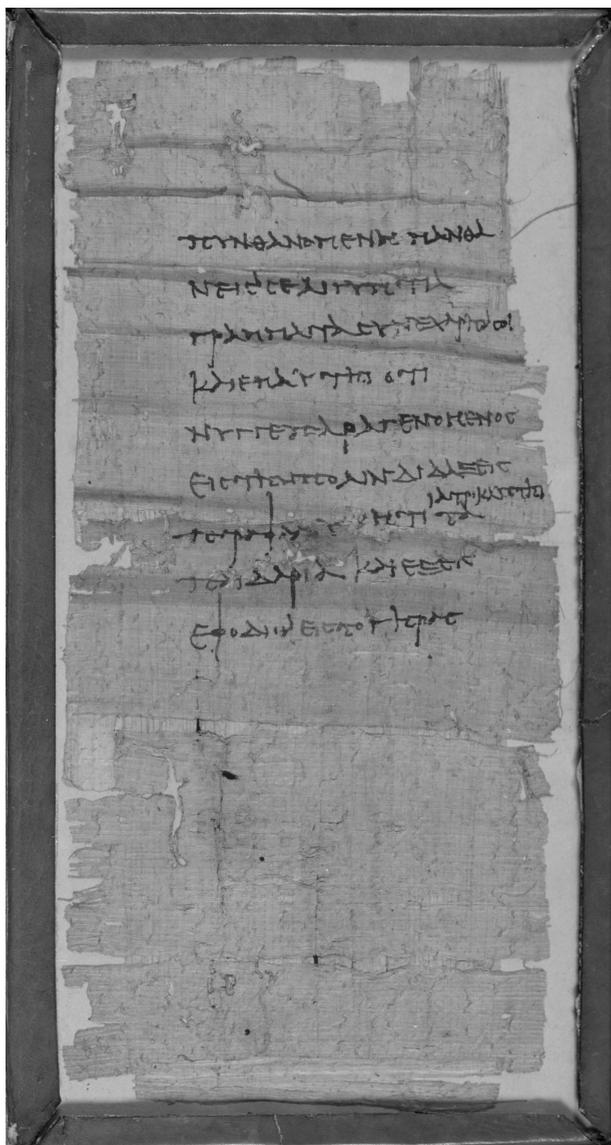
Une telle enquête a également permis de préciser la provenance de l'UPZ I 148, à savoir Memphis, et son appartenance aux archives des reclus du Sarpieion. Celle-ci est confirmée à la fois par le contexte archéologique de la découverte (peut-être un vase en terre-cuite, si, du moins, l'information est correcte), mais aussi par la forme (comme c'est fréquemment le cas dans ces archives, notre billet est un papyrus de réemploi) et par les conditions de conservation et d'acquisition de la pièce. Des indices de nature bibliologique,

de l'Égypte lagide, comparer notamment avec le cas de Dionysios (voir *supra*, n. 124), du cavalier Dryton ou encore avec le dossier des lettres de Pathyris, au sud de Thèbes: voir LEWIS, *Greeks in Ptolemaic Egypt* cit., pp. 88-103 et 124-152; GOUDRIAAN, *Ethnicity* cit., pp. 58-69; K. VANDORPE-S. WAEBENS, *Reconstructing Pathyris' Archives. A Multicultural Community in Hellenistic Egypt*, *Collectanea Hellenistica*, III, Brussels 2009, en part. p. 38-50 et 87-90, ainsi que CHAUVEAU, *L'Égypte* cit., p. 207-222; le chapitre III de VIERROS, *Bilingual Notaries* cit., pp. 55-71 (en part. pp. 60-61 pour la correspondance des soldats) et FISCHER-BOVET, *Army and Society* cit., pp. 273-279. Voir aussi PEREMANS, *Le bilinguisme dans les relations* cit., pp. 273-277; CLARYSSE, *Greeks and Egyptians* cit.; E. VAN'T DACK, *L'armée de terre lagide: reflet d'un monde multiculturel?*, dans JOHNSON (ed.), *Life in a Multi-Cultural Society* cit., pp. 327-341; FISCHER-BOVET, *Army and Society* cit., pp. 161-166; COUSSEMENT, *'Because I am Greek'* cit., pp. 126-129 et 178-186.

paléographique, textuelle et contextuelle, confirment que les deux lettres adressées à Héphaïstion, ainsi que notre billet, sont étroitement liés: ils ont été écrits par la même main, présentent les mêmes phonétismes, emploient le même vocabulaire; le style est identique, et l'examen de leur contenu montre qu'ils partagent plus d'un point commun. Le rapprochement entre les trois lettres a finalement permis d'avancer une datation plus précise de notre papyrus, en 168 avant notre ère, dans des temps particulièrement troublés, et, donc, plus généralement, de le replacer dans son contexte de rédaction.

Quant au contenu du billet, on peut désormais l'interpréter de la manière suivante: alors que la famille d'Héphaïstion, probablement un Égyptien bilingue, espérait le voir revenir, après sa réclusion consécutive aux événements militaires de 168, il se pourrait que ce dernier ait considéré son séjour au Sarpapieion comme une opportunité d'apprendre à lire et à écrire le démotique, afin qu'à son retour à la ville, c'est-à-dire Memphis, il serve d'interprète aux leçons que Phaloubês, le médecin des clystères, dispense à des garçons grecs et aussi, sans doute, égyptiens. Ce faisant, Héphaïstion gagnera de l'argent et pourra subvenir aux besoins de sa famille, tout en lui en assurant un viatique pour ses vieux jours.

*Università del Salento, Lecce*  
*Université de Liège, CEDOPAL*  
antonio.ricciardetto@uliege.be



UPZ I 148 (Plond I 43). © The British Library Board, Papyrus 43

